

Fünfte Sitzung – Cinquième séance

Freitag, 8. Juni 2001

Vendredi, 8 juin 2001

08.00 h

00.058

Für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee. Volksinitiative

Pour une politique de sécurité crédible et une Suisse sans armée. Initiative populaire

Zweitrat – Deuxième Conseil

Botschaft des Bundesrates 05.07.00 (BBl 2000 4825)

Message du Conseil fédéral 05.07.00 (FF 2000 4463)

Ständerat/Conseil des Etats 22.03.01 (Erstrat – Premier Conseil)

Nationalrat/Conseil national 08.06.01 (Zweitrat – Deuxième Conseil)

Ständerat/Conseil des Etats 22.06.01 (Schlussabstimmung – Vote final)

Nationalrat/Conseil national 22.06.01 (Schlussabstimmung – Vote final)

Text des Erlasses (BBl 2001 2871)

Texte de l'acte législatif (FF 2001 2734)

Wasserfallen Kurt (R, BE), für die Kommission: Die Sicherheitspolitische Kommission des Nationalrates behandelte diese Volksinitiative am 9. April 2001 aufgrund der Botschaft des Bundesrates vom 5. Juli 2000. Den Inhalt der Botschaft setze ich als im Wesentlichen bekannt voraus. Der Ständerat – wir sind Zweitrat – empfahl diese Initiative am 22. März 2001 mit 38 zu 0 Stimmen zur Ablehnung. Die SiK des Nationalrates hörte sich zuerst zwei Vertreter der GSoA an, der Gruppe für eine Schweiz ohne Armee, welche diese Initiative am 10. September 1999 mit 110 108 gültigen Unterschriften eingereicht hatte.

Die Stossrichtung der Initiative ist unmissverständlich und klar und steht im vorgeschlagenen Artikel 59 Absatz 1 der neuen Bundesverfassung, der geändert werden soll: «Die Schweiz hat keine Armee.» In Absatz 2 steht: «Bund, Kantone, Gemeinden und Privaten ist untersagt, militärische Streitkräfte zu halten.» Die Initiative lässt aber die Möglichkeit offen, eine bewaffnete Beteiligung zur Friedensförderung ausserhalb der Schweiz zuzulassen. Das steht ebenfalls in Absatz 2 von Artikel 59 und ist obligatorisch dem Volk zur Abstimmung zu unterbreiten. Die Regelungen über die bewaffnete Beteiligung an internationalen Friedensbemühungen stehen in Artikel 140 Absatz 2 Buchstabe d; diese Bestimmung soll neu in die Verfassung aufgenommen werden.

In der Kommission wurde auch mit den Initianten eine intensive Diskussion über die sicherheitspolitische Ausrichtung der Schweiz geführt. Auch in der Botschaft des Bundesrates steht einiges darüber geschrieben. Erinnert sei hier daran, dass die Räte den Sicherheitspolitischen Bericht des Bundesrates, Sicherheit durch Kooperation, 1999 bzw. 2000 in zustimmendem Sinne zur Kenntnis genommen haben.

Die Befürworter der Initiative – in der Kommission in krasser Unterzahl – sprachen in eigenem Namen und nicht für ihre Fraktion. Sie machten geltend, dass die Initiative eigentlich als Gegenvorschlag zur «Armee XXI» aufzufassen sei. Man solle auch der Jugend Respekt zollen, welche diese Initiative ebenfalls unterstützt. Im Weiteren mache es keinen Sinn, eine Armee zu unterhalten, welche in den nächs-

ten zehn bis zwanzig Jahren keinen Feind habe, was allerdings – das wurde betont – ein Glück sei.

Die Gegner der Initiative sehen die Volksrechte arg strapaziert, da seit 1989 zum zweiten Mal über eine Armeeab-schaffung abgestimmt werden müsse. Sie sehen in der Initiative auch eine doppelte Ungereimtheit oder wie die Romands sagen, «une incohérence». Es handelt sich um Artikel 59 Absätze 1 und 2:

1. Einerseits soll die Armee abgeschafft werden, andererseits soll allenfalls eine solche bestehen bleiben und bewaffnet im Ausland an internationalen Friedensbemühungen teilnehmen.

2. Die Armee soll friedensunterstützend wirken, aber offenbar nur im Ausland und nicht in der Schweiz.

Die diesbezüglichen Fragen an die Initianten wurden nur unzureichend beantwortet, ebenso die Frage, weshalb sich die GSoA in der kommenden Abstimmung am 10. Juni gegen die Bewaffnungsvorlage und damit gegen bewaffnete, friedensunterstützende Armee-Einsätze im Ausland ausspricht. Die Initiative wurde als ideologisches Produkt bezeichnet. Die Gegner sind der Meinung, dass es die globale Sicherheit für die Schweiz und die Welt noch nicht gibt, gibt es doch zurzeit zweihundert voll ausgerüstete Armeen auf der Welt. Sie stellen sich voll hinter die Meinung des Ständerates und des Bundesrates. Es gab auch eine Meinung dazwischen: Man sehe die Stossrichtung der Initiative, aber heute sei eben noch eine andere Zeit.

Bundesrat Samuel Schmid empfiehlt die Volksinitiative im Namen des Bundesrates zur Ablehnung. Er stimmt mit der Mehrheit der Kommission überein. Zudem macht er geltend, dass die Abschaffung der Armee für die Sicherheit unseres Landes schwerwiegende Folgen hätte, dass die internationale Kooperation und Solidarität weg wären, dass die Neutralität gefährdet wäre, wenn uns dannzumal fremde Armeen beschützen müssten, und dass die Umsetzung sehr schwierig wäre.

Sie erkennen in diesem Sinne den Antrag der SiK unseres Rates. Die Mehrheit folgt dem Beschluss des Ständerates, d. h. auch dem Entwurf des Bundesrates, und beantragt, die Initiative zur Ablehnung zu empfehlen. Aus den genannten Gründen will eine Minderheit beantragen, die Initiative zur Annahme zu empfehlen.

Sie sehen zuhinterst auf der Fahne noch die Übergangsbestimmungen, die in der Kommission nicht diskutiert wurden. Innerhalb von zehn Jahren wären die Bestände aufzulösen. Ab sofort gäbe es keine Schulen und Kurse mehr; der Bund würde die Umstrukturierung, die dabei betroffenen Personen und die Vernichtung oder den Verkauf der Güter unterstützen – wohl eine teure Übung mit ungewissem Ausgang.

Ich bitte Sie daher, der Kommissionsmehrheit zu folgen, diese Initiative zur Ablehnung zu empfehlen und auch den Antrag der Minderheit Garbani abzulehnen. Eintreten ist obligatorisch.

Bugnon André (V, VD), pour la commission: L'initiative populaire «pour une politique de sécurité crédible et une Suisse sans armée» a été déposée le 10 septembre 1999, dans les délais légaux, par le Groupe pour une Suisse sans armée (GSsA). Elle a été soutenue par 110 108 signatures valables et doit, par conséquent, faire l'objet d'une votation populaire. Elle demande la modification de huit articles de la nouvelle Constitution fédérale, à savoir les articles 58 à 60, 140, 173, 185, 196 et 197, de façon à permettre la suppression de l'armée suisse. Le changement de la numérotation des articles de la constitution entre le texte initial de l'initiative et celui proposé aujourd'hui vient du fait qu'entre les deux, la Constitution fédérale a été totalement révisée.

Malgré le refus d'une première initiative populaire «pour une Suisse sans armée et une politique globale de paix» en 1989, le GSsA formule à nouveau l'exigence radicale d'une suppression de notre armée. Les articles de la constitution concernant la défense devraient être remplacés par le principe selon lequel «la Suisse n'a pas d'armée». Dans le même temps, serait édictée une disposition constitutionnelle

interdisant à la Confédération, aux cantons, aux communes et aux particuliers d'entretenir des forces armées militaires. La seule exception résiderait dans la possibilité de participer avec des armes à des activités internationales en faveur de la paix. La réglementation y relative devrait cependant être soumise de manière explicite au peuple. Les tâches civiles de l'armée devraient être entièrement prises en charge par les autorités civiles.

La commission du Conseil national a, dans sa séance du 9 avril 2001, entendu deux représentants du comité d'initiative, venus défendre les arguments des initiants et donner quelques compléments d'information à ce sujet. La commission s'étant, dans sa grande majorité, prononcée pour recommander au peuple et aux cantons de refuser l'initiative, je vais résumer ici les principales raisons de cette prise de position.

Le «Rapolsec 2000» montre que, malgré les modifications fondamentales de l'environnement stratégique de la Suisse, l'armée a toujours des missions importantes à remplir, à savoir: la mission de la défense du territoire, qui a déjà fait l'objet de pondération ces dernières années en fonction de l'évolution géostratégique, n'est pas pour autant devenue caduque; les deux autres missions, soit l'appui au maintien de la paix et à la gestion des crises ainsi que la prévention et la maîtrise des dangers naturels menaçant les conditions d'existence, ont actuellement une importance prépondérante, en raison de leur plus grande probabilité.

L'armée a démontré qu'elle pouvait s'adapter à de nouveaux contextes et défis sur le plan de la politique de sécurité. Cela a été le cas avec la réforme «Armée 95», à la fin de la guerre froide; actuellement, la réforme «Armée XXI» vise à répondre à une menace qui a encore évolué. L'acceptation de l'initiative entraînerait par conséquent une modification radicale de l'ensemble de la conception de la nouvelle politique de sécurité de la Suisse. Celle-ci se verrait privée d'un instrument capital, pour ne pas dire qu'il est le seul garant de cette politique. La Suisse renoncerait non seulement à sa capacité de défense militaire, mais limiterait énormément sa capacité de soutien de la paix sur le plan international.

Dans ces derniers domaines, soutien de la paix et gestion des crises, l'initiative prévoit certes la possibilité d'une participation armée à des actions internationales en faveur de la paix, mais sans toutefois préciser la forme et les moyens de cette participation. Ces questions ne pourraient être réglées qu'après l'acceptation de l'initiative. Comme l'instruction militaire devrait être interrompue, que les effectifs et le matériel militaires devraient être réduits immédiatement après l'acceptation de l'initiative et que les réglementations relatives au soutien de la paix ne pourraient être édictées qu'ultérieurement, la Suisse ne serait tout simplement plus en mesure d'assumer cette mission. Par ailleurs, il est internationalement reconnu que l'aptitude d'une troupe au soutien de la paix repose sur les capacités militaires générales d'une armée. L'abandon d'une armée chargée d'assurer la défense aurait donc aussi des conséquences négatives pour les missions de soutien de la paix.

En ce qui concerne les domaines de la sûreté et de la défense, il serait, aux yeux de la majorité de la commission, irresponsable de prétendre que les dangers d'une attaque militaire ou d'actes de sabotage sont aujourd'hui définitivement écartés.

Personne n'est en mesure de prédire de manière fiable quelle sera l'évolution de la situation sur le plan de la politique de sécurité dans les 15 ou 20 prochaines années. En cas d'acceptation de l'initiative, il faudrait par conséquent envisager la possibilité de se protéger des dangers de nature militaire par l'adhésion à une alliance militaire, tout en sachant que la position de la Suisse dans les négociations d'adhésion serait faible, dans la mesure où elle ne fournirait pas de force armée à l'alliance. Cela déboucherait inéluctablement sur un état de dépendance et impliquerait l'abandon de notre neutralité.

Cependant, indépendamment d'une telle adhésion, dans l'hypothèse où il n'y aurait plus aucune sécurité, le statut de neutralité permanent de la Suisse serait de toute manière

quasiment impossible à maintenir dans les faits en cas d'acceptation de l'initiative. En effet, notre pays se trouvera de fait placé sous la protection des alliances occidentales existantes.

Ainsi, le Conseil fédéral affirme qu'en cas de suppression de l'armée, la Suisse ne serait plus en mesure de répondre aux devoirs que lui assigne le droit international en tant que pays neutre, à savoir préparer les moyens militaires nécessaires afin de pouvoir raisonnablement assurer son autodéfense.

Il y a donc ici une question de relations internationales liée à notre capacité d'autodéfense, à laquelle l'initiative populaire ne répond pas.

Enfin, dans le domaine de la prévention et de la maîtrise des dangers naturels menaçant les conditions d'existence, l'armée représente un partenaire précieux dans la coopération avec les autorités civiles. Les moyens et l'infrastructure dont l'armée a besoin pour remplir ses missions de base peuvent également être judicieusement utilisés dans cette perspective, notamment pour l'aide en cas de catastrophe. En cas d'acceptation de l'initiative, la capacité de la Suisse à maîtriser les catastrophes serait très affaiblie, en tout cas jusqu'à la mise sur pied d'un corps de sauvetage professionnel d'une grande ampleur, prêt à être engagé en permanence. De plus, si des organisations civiles doivent assumer ces différentes missions, cela ne se fera pas gratuitement non plus. Les économies financières escomptées risquent en définitive d'être faibles. Et comme cela se ferait au détriment de notre sécurité, nous risquerions un jour de payer très cher, et non seulement en monnaie, cette erreur de calcul.

Sur le plan des effets directs sur l'économie publique, l'acceptation de l'initiative entraînerait la disparition d'un grand nombre d'emplois, en premier lieu au niveau de la Confédération, mais aussi dans les cantons. Une partie seulement des personnes touchées serait susceptible de retrouver facilement du travail dans l'économie privée. Cela vaut également pour de larges pans de l'économie du pays qui bénéficient des mandats de l'armée, notamment dans l'industrie de l'armement. Le redéploiement de la production vers des biens et services civils ne suffirait pas à éviter une diminution considérable des emplois.

En conclusion, l'acceptation de la présente initiative affaiblirait la Suisse face aux risques militaires qui subsistent, même s'ils sont moindres que par le passé. En outre, la capacité de la Suisse à participer de manière efficace à des activités de soutien à la paix serait diminuée. De plus, les aides à la population civile en cas de catastrophe naturelle ne seraient plus assurées, en tout cas pendant une certaine période. Pour la Suisse, la suppression de l'armée aurait dans tous les cas des conséquences graves. D'une part, elle se traduirait par un plus grand isolement sur le plan international, dans la mesure où la coopération internationale ne serait plus possible dans de nombreux domaines importants du point de vue de la politique de sécurité. D'autre part, nous serions certainement contraints d'envisager l'éventualité d'une adhésion à une alliance militaire, afin de nous protéger des risques conventionnels comme nouveaux dangers. Dans tous les cas, sans force armée propre, la Suisse serait immanquablement placée dans une situation de dépendance politique et contrainte à abandonner sa neutralité. De plus, la sécurité intérieure ne serait plus assurée. Les risques de sabotage pour des raisons militaires ou économiques, ainsi que l'importation de conflits seraient grandement amplifiés. Les objectifs en matière de politique de sécurité, que voudraient fixer les auteurs de l'initiative populaire, sont pour la plupart déjà pris en compte dans la politique actuelle. La suppression de l'armée ne constitue pas une réponse aux problèmes qui subsistent. Elle ne contribue pas, en soi, à éliminer les injustices qui causent les conflits. Au contraire, un Etat indépendant, autonome, doté de structures solides, est mieux placé pour agir contre les injustices et peut, en tant que partenaire à plein titre, lutter beaucoup plus efficacement contre les inégalités dans le cadre de la coopération internationale.

Après avoir refusé, par 10 voix contre 2 et avec 2 abstentions, un amendement déposé par Mme Garbani, à l'article 2

de l'arrêté fédéral, proposant de recommander au peuple et aux cantons d'accepter l'initiative, la commission a, en vote final, accepté l'arrêté fédéral tel que proposé par le Conseil fédéral et adopté par le Conseil des Etats, par 19 voix contre 2 et avec 1 abstention.

C'est pourquoi la majorité de la commission vous recommande de faire de même.

Garbani Valérie (S, NE): Qu'est-ce qui a changé en réalité depuis la votation de 1989? En 1989, la discussion à propos d'une Suisse sans armée a porté avant tout sur la politique intérieure de la Suisse. On a débattu de l'identité et de l'image de la Suisse. La première initiative populaire du GSsA a permis, c'est manifeste, de briser un tabou. La deuxième initiative populaire du GSsA, quant à elle, est uniquement, pour ma part, la cristallisation des débats actuels. Elle porte, en outre, davantage sur la politique extérieure de la Suisse.

J'ai déposé, en mon nom personnel, une proposition de minorité de soutien à cette initiative, sur la base de l'argumentation suivante: une révision de notre politique de sécurité s'impose. Je partage donc ce constat avec le Conseil fédéral. Je ne souhaite pas ici anticiper les débats sur «Armée XXI». Cependant, l'initiative populaire du GSsA, et c'est son mérite fondamental, appelle aussi, précisément, une réflexion sur notre future politique de sécurité. D'une part, c'est un leurre de penser que l'indépendance et l'autonomie de la Suisse seront garanties grâce à une armée axée uniquement sur la défense territoriale. Dans le contexte européen, ce n'est pas en mettant des blindés à la frontière que l'on se prémunira des dangers d'aujourd'hui et de demain. La défense territoriale dans le sens d'une défense autonome n'est plus défendable. Un tel concept appartient à l'idéologie de la guerre froide.

D'autre part, le plan directeur d'«Armée XXI» nous enseigne que nous n'allons aucunement au-devant d'une réforme, au-devant d'une refonte de la politique de sécurité. «Armée XXI» n'innove pas, au contraire. On veut maintenir une armée très traditionnelle. On veut maintenir un budget d'armement somptuaire. On pratique une politique rétrograde.

L'initiative, à mon avis, propose une alternative cohérente. Un petit Etat peut apporter de nouvelles formes de gestion des conflits, basées sur la conviction suivante, déjà défendue il y a douze ans: la paix et la sécurité doivent être principalement construites au sein de la société civile. La sécurité dépend de la stabilité de la société et non de l'existence d'une armée. La sécurité est un défi politique et non militaire. Par rapport à la première initiative d'abolition de l'armée, soumise en votation en 1989, l'initiative actuelle présente deux différences: elle postule la reconversion des entreprises et des administrations touchées par le désarmement et elle postule la participation à des activités internationales en faveur de la paix, soit un engagement dans le cadre d'un système de sécurité collective, dans l'esprit non pas de la révision partielle de la loi fédérale sur l'armée et l'administration militaire, sur laquelle nous voterons dimanche, mais dans l'esprit d'une loi sur les casques bleus «bis», c'est-à-dire les opérations de «peace keeping».

Tous s'accordent à admettre, le Conseil fédéral également, que la Suisse n'est plus, tant dans un proche que dans un lointain avenir, menacée militairement. En outre, face à la nécessité, improbable, de devoir, pour la Suisse, se protéger de dangers de nature militaire, une adhésion politique, pleine et entière, à l'Union européenne est le meilleur bouclier que l'on puisse trouver. Les principaux risques de menaces sont les catastrophes naturelles, technologiques, le terrorisme, la criminalité organisée. On peut discuter de l'importance de ces menaces, mais une chose est sûre, ce n'est pas l'armée qui permettra de les prévenir. L'armée n'est pas une réponse adaptée aux problèmes réels, ce sont des menaces civiles et non militaires, et, précisément, l'initiative demande que les tâches civiles de l'armée soient transférées aux autorités civiles. Le mandat de protection de la population peut et doit être entièrement assuré par les corps des

sapeurs-pompiers, le Corps suisse d'aide en cas de catastrophe et d'autres infrastructures civiles. Au regard de la marginalité des jours de service consacrés à la protection de la population, maintenir ce mandat à l'armée est un alibi pour justifier le maintien de son existence.

S'agissant de la promotion de la paix, la Suisse doit effectivement apporter une grande contribution au niveau international. Mais quelle contribution? La Suisse devrait avant tout agir sur la prévention, soit sur les causes des conflits, et non pas se limiter à intervenir au niveau des conséquences des conflits armés. Et cette tâche de prévention ne peut relever de la compétence de l'armée.

Cette initiative doit ainsi, et peut être effectivement interprétée, à mon avis, comme un contre-projet à «Armée XXI». Les divergences entre ces deux concepts de politique de sécurité sont les suivantes: l'abandon d'une armée de défense territoriale; l'abandon des compétences de l'armée en matière de protection de la population; et la sécurité par la coopération par une politique de maintien de la paix, et non de soutien de la paix, au moyen d'une loi sur les casques bleus «bis».

Pour conclure, ma motivation principale à soutenir cette deuxième initiative populaire, au sein de ce Parlement, est en quelque sorte l'expression d'un découragement, une réaction à l'immobilisme et au conservatisme chroniques. Rien ne change en matière de politique de sécurité. Depuis 1989, l'armée est atteinte de réformite. Les faits sont pourtant là: malgré des réformes permanentes – «Armée 95», «Armée XXI» –, l'armée suisse demeure et demeurera la première puissance militaire en Europe. De plus, depuis le vote sur la première initiative populaire, le Conseil fédéral n'a pas pris, à mon avis, de décisions ambitieuses en matière de politique de paix. La part de la Suisse à la coopération au développement demeure, par exemple, toujours à 0,3 pour cent du produit national brut.

Quant à l'adhésion à l'ONU, c'est tout de même une initiative populaire qui est le déclencheur du nouveau débat. Le Parti socialiste, avec son initiative en faveur d'une redistribution des dépenses militaires, qui était tout sauf extrémiste, fondamentaliste, vous proposait de maintenir une armée crédible mais moins chère, car il est absurde de consacrer l'essentiel du budget là où les menaces sont plus faibles. Vous avez méprisé cette initiative, vous l'avez foulée aux pieds en alléguant qu'elle menaçait la politique de sécurité de la Suisse. Alors, aujourd'hui, puisque la politique de sécurité est toujours construite sur ce constat: la Suisse a une armée, donc il faut l'utiliser et accroître son mandat et son coût, la suppression de l'armée permettra assurément de nous contraindre enfin à poser les bonnes questions et à apporter les bonnes réponses pour nous prémunir des réels dangers.

Engelberger Eduard (R, NW): Nach den Ausführungen der Berichterstatter und nach dem Text der Initiative fordert die GSsA nach 1989 also einmal mehr radikal die Abschaffung der Armee und schlägt dabei kein Instrument vor, das in Zukunft die Sicherheit unserer Gesellschaft gewährleisten könnte. Gleichzeitig schiebt sie unter dem Titel «Solidarität schafft Sicherheit» eine weitere Volksinitiative nach. Diese bezweckt einen zivilen Friedensdienst. Die Initianten geben vor, auf eine glaubwürdige Friedenspolitik zu zielen. Sie schaffen aber ihre eigenen Widersprüche, indem sie einerseits verlangen, dass das Halten militärischer Streitkräfte und das Durchführen militärischer Schulungen generell verboten werden, und andererseits fordern, dass Soldaten für internationale Friedensbemühungen bereitgestellt werden. Die Initianten lassen auch hier eine klare Antwort vermissen, wie diese Forderung nach Abschaffung der Armee zu erfüllen wäre. Im Gegenteil: Diese Initiative würde zudem eine bestehende, funktionierende Institution – den Zivildienst – durch eine andere ersetzen, deren Konturen nicht klar erkennbar sind und bei welcher der Staat auch keine Kostenkontrolle hätte.

Um es vorwegzunehmen: Die FDP-Fraktion lehnt diese beiden Initiativen ab. Umso mehr – das ist eine Bemerkung an

das Büro des Nationalrates –, als man sie wegen ihrer inneren Zusammenhänge, ihrer Doppelzüngigkeit und Doppelspurigkeit hier im Rat miteinander oder gerade hintereinander hätte behandeln müssen.

Zurück zur Volksinitiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee»: Die FDP-Fraktion ist nach wie vor klar der Auffassung, dass die Armee dem Schutz des Landes und seiner Bevölkerung zu dienen hat, so, wie es die Bundesverfassung und der Sicherheitspolitische Bericht mit dem Kernauftrag Raumsicherung und Verteidigung verstehen. Auch wenn in der Wahrscheinlichkeitsrechnung die Verteidigung nicht an erster Stelle figuriert, ist die Armee zu jeder Zeit darauf auszurichten, auszubilden und auszurüsten. Diese Volksinitiative ist für die FDP-Fraktion sicherheitspolitisch gerade deshalb vollkommen abwegig und zum jetzigen Zeitpunkt einmal mehr völlig fehl am Platz.

In Tat und Wahrheit wäre eine schweizerische Sicherheitspolitik ohne Armee unglaublich und hätte schwerwiegende Folgen für unseren Staat. Damit würde das zentrale Instrument unserer Sicherheitspolitik und der bewaffneten Neutralität verloren gehen – dazu auch das effizienteste Element zur Bewältigung existenzieller Gefahren und Katastrophen in der Kooperation mit Kantonen, Gemeinden und zivilen Organisationen.

Noch etwas anderes: Der Ruf «Schon wieder eine Armeeabschaffungs-Initiative!» ist schweizweit zu hören und nicht wegzudiskutieren. Das bedeutet ohne Zweifel eine weitere Strapazierung der Volksrechte, die das Parlament in der Diskussion um die Erweiterung und Ergänzung unserer Volksrechte einengt und insofern sicher nicht dienlich ist. Weniger – im Sinn einer möglichen Erweiterung und Ergänzung der Volksrechte – wäre mehr, obwohl ich niemandem die Legitimation zu dieser Initiative absprechen will.

Kurz zusammengefasst: Wir gehen mit der Argumentation des Bundesrates und der klaren Mehrheit der Kommission – die Kommission hat sich mit 19 zu 2 Stimmen bei 1 Enthaltung für die Ablehnung ausgesprochen – einig. Wir erachten die Ziele der Initiative aber auch als Affront. Einerseits sind sie ein Affront gegen die klare Sicherheitspolitik von Bundesrat und Parlament, zusammengefasst im Sicherheitspolitischen Bericht 2000, und andererseits stehen sie im Widerspruch zu den klaren Stellungnahmen und zum subtilen Empfinden des Volkes, das es in Armeefragen in den letzten Jahren an Volksabstimmungen immer und immer wieder an den Tag gelegt hat.

Ich beantrage Ihnen deshalb namens der einstimmigen FDP-Fraktion, die Volksinitiative ohne Gegenvorschlag zur Ablehnung zu empfehlen und den Antrag der Minderheit Garbani abzulehnen.

Cuche Fernand (G, NE): C'est en écoutant le CD remis gracieusement par la députation tessinoise l'autre jour – je l'en remercie au nom du groupe écologiste – que j'ai apporté les dernières notes et les dernières retouches à l'intervention de ce matin. C'est peut-être une simple coïncidence, ou un choix délibéré, pour aborder l'initiative populaire qui nous parle de paix, de coexistence pacifique, de réduction des injustices pour prévenir des conflits. Une initiative qui obéit aux principes de la démocratie, du respect des droits de l'homme et de la gestion non violente des relations entre les hommes, entre les peuples.

Alors que la réforme de notre armée monte en puissance, selon la terminologie militaire, avec la perspective d'un équipement high-tech visant l'interopérabilité, nécessitant un programme d'armement de 30 milliards de francs pour les 15 prochaines années – c'est une proposition –, les signataires de cette initiative, plus de 100 000 personnes, essentiellement des jeunes évidemment pacifistes, reposent la question de la nécessité de l'armée, de la nécessité d'entretenir une armée pour essayer de résoudre les conflits. Quelquefois, les militaires eux-mêmes sont pris d'élans pacifiques. Il y a quelques années, le commandant de corps Carrel déclarait notamment, au sujet des Forces aériennes:

«Les échanges d'idées et d'expériences avec des armées de l'air étrangères n'ont pas de prix.» De retour de la première «Global Air Chief's Conference» à Las Vegas, le même commandant déclarait: «Les exposés» – donc, de ses collègues et le sien aussi – «reflétaient tous une volonté marquée en faveur de la solidarité et de la coopération internationale entre tous les partenaires. Il émanait l'idée directrice suivante de cette réunion: nous avons le privilège d'exceptionnellement bien nous comprendre car avec l'aviation, nous avons une passion commune et en quelque sorte une patrie supranationale. Nous devrions mettre cette caractéristique à profit pour le bien du monde.»

Son homologue russe avançait même que, si des chefs de forces aériennes dirigeaient le monde, il n'y aurait plus de guerres. Nous pouvons dire que, au travers de l'initiative, nous partageons en quelque sorte les mêmes objectifs, à savoir bien se comprendre, donc s'écouter, fraterniser, avoir une passion commune, une patrie supranationale, et mettre cette caractéristique à profit pour le bien du monde. Nous partageons aussi l'envolée du chef des Forces aériennes de l'époque qui avaient pour mission d'éviter les guerres, à la différence toutefois notoire, fondamentale, que ces objectifs louables, partagés en tout cas au niveau des intentions et des discours, doivent être réalisés, dans le cadre de l'initiative qui nous est proposée, sans l'armée, en tout cas telle que nous la concevons encore aujourd'hui traditionnelle.

Mais l'initiative reconnaît que le contexte actuel nécessite quand même une disponibilité militaire. Nous n'avons pas une perception idéaliste ou idéalisée des relations entre les hommes et entre les peuples. Cette force d'intervention militaire ou cette compétence devrait s'inscrire, comme Mme Garbani l'a dit tout à l'heure, dans le cadre d'interventions concertées, décidées démocratiquement pour maintenir la paix.

Le département, le Conseil fédéral, le Conseil des Etats, une écrasante majorité de la Commission de la politique de sécurité de votre Conseil refusent la stratégie proposée par les initiants. Le refus, en novembre 2000, de l'initiative populaire en faveur d'une redistribution des dépenses, a carrément dopé l'état-major de notre armée, qui nous propose un plan d'armement high-tech, attractif pour nos futurs soldats, dissuasif pour des voisins mal intentionnés, voraces, accapareurs, un armement moderne pour soutenir nos industries de pointe et, pour les plus audacieux, il faut encore renforcer l'interopérabilité de nos troupes. En fait, la réforme qui nous est proposée, et nous aurons l'occasion d'en reparler dans ce plénum, nous invite à suivre l'évolution technologique sans remettre en cause la tradition d'une défense territoriale et de l'espace aérien.

C'est-à-dire, concrètement – j'ai déjà eu l'occasion de m'exprimer lors de la votation d'un budget d'armement –, nous restons accrochés à l'idée qu'il nous faut un blindé derrière chaque bosquet, derrière chaque haie. Je tiens à rappeler que la nouvelle politique agricole veut non seulement maintenir les bosquets existants, mais si possible les multiplier et développer les haies. C'est vous dire la perspective d'équipement qui nous attend. Et il nous faut, bien sûr aussi, un espace aérien sous haute surveillance. On parle même de la nécessité de redresser la barre des investissements.

On repart donc pour un tour, au minimum de 15 à 20 ans, en se fixant les mêmes objectifs, en refusant d'avoir une réflexion fondamentale sur les missions nouvelles de l'armée ou la nécessité de modifier considérablement notre perspective.

L'initiative tombe à point nommé et a heureusement le mérite de relancer une réflexion fondamentale concernant la protection de la population, la promotion et le maintien de la paix au niveau international. Elle nous invite à prendre le risque de choisir prioritairement des moyens civils. Le groupe écologiste partage cette orientation, à savoir de mener des actions civiles pour prévenir les conflits et tenter de les résoudre.

Je vais essayer de donner quelques exemples concrets qui permettraient à la Suisse d'avoir un engagement audacieux,

innovateur, qui irait dans le sens de la prévention des conflits et d'une tentative de résolution pacifique des conflits.

Nous savons tous, et c'est partagé par l'ensemble de gens conscients que nous sommes, que, pour que les peuples puissent vivre en paix, la première condition qui doit être réalisée, c'est que les gens puissent accéder à l'eau, à l'alimentation, à la formation, à la culture, aux soins de santé. Or, nous sommes bien obligés de constater qu'aujourd'hui, à la surface de la planète, ces objectifs ne sont pas atteints – loin de là! Il faut aussi que les droits fondamentaux de la personne dans sa liberté d'expression, dans sa liberté d'association, soient reconnus.

Nous pourrions, en dopant les budgets de la coopération, qui est déjà active sur le terrain, multiplier les interventions, les renforcer dans le cadre d'une stratégie de maintien et de renforcement de la paix. Nous pourrions aussi être beaucoup plus actifs en ce qui concerne les efforts nécessaires de déminage. Selon la Commission d'étude pour les questions stratégiques, le rapport Brunner, il est mentionné que le fléau des mines antipersonnel frappe de nombreux pays qui ne peuvent s'en débarrasser, parce qu'ils sont démunis financièrement et techniquement.

Heureusement, la Suisse a déjà pris des initiatives dans ce sens: c'est la signature de la Convention d'Ottawa; c'est aussi une diplomatie relativement offensive au niveau des organisations internationales pour faire respecter cette convention. Nous pourrions faire plus au niveau du terrain, en particulier dans les programmes de déminage. Ce qui est symptomatique aussi de la non-priorité donnée à des actions à l'extérieur qui pourraient, dans les semaines ou les mois qui viennent, soulager ou empêcher que des gens sautent sur des mines.

Dans le même temps, nous avons, sur 380 chars Leopard, 148 qui sont sur les plots, c'est-à-dire remisés. Ce n'est pas une opération simple à réaliser. Elle coûte des millions par année et on espère que ces chars vont pouvoir devenir encore opérationnels dans les années à venir. C'est donc dire que nous avons les moyens matériels, nous avons les équipements, nous avons les intelligences pour intervenir dans le cadre de l'initiative, mais nous ne voulons pas, en tout cas aussi dans le projet «Armée XXI», nous en donner les moyens.

Nous pensons aussi qu'en matière de sécurité internationale, la problématique des énergies est devenue majeure. Si nous y envisageons que l'ensemble des habitants de cette planète revendiquent de façon légitime l'accès à une consommation d'énergie raisonnable, eh bien, il nous faudra inévitablement investir, et de façon massive et prioritaire, dans les énergies renouvelables.

Et lorsque les opposants à cette initiative déclarent que le génie militaire permet de développer le génie civil et de développer les technologies et nos industries, je pense et nous pensons, dans le groupe des Verts, que l'option de développer la recherche, l'application et la commercialisation de technologies en matière d'énergies renouvelables constituent, pour les années, les décennies qui viennent, assurément un marché prometteur.

Pour ces différentes raisons et au vu des quelques exemples évoqués brièvement, le groupe écologiste, à l'unanimité, soutiendra cette initiative populaire, dans la perspective brièvement évoquée. Si, par surprise, quelques collègues de cet hémicycle pouvaient nous suivre, ce serait pour nous une façon de terminer la première semaine de cette session d'été de façon brillante et sécurisante.

Eberhard Toni (C, SZ): Die CVP-Fraktion lehnt die Volksinitiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee» ab. Gemäss den Zielen der Initiative hätte die Schweiz keine Armee mehr, ausgenommen wäre die Beteiligung an bewaffneten internationalen Friedensbemühungen. Das würde bedeuten, dass keine umfassende Sicherheitspolitik mehr möglich wäre. Es würde auch bedeuten, dass für die internationalen Friedenseinsätze die Truppeneinheiten separat ausgebildet, vorbereitet und ausgerüstet werden müssten.

Mit der Zustimmung zum Sicherheitspolitischen Bericht 2000 haben wir in diesem Parlament die Ziele für die Sicherheit in unserem Land festgelegt. Dabei haben wir auch den dreifachen Auftrag der Armee festgelegt: Landesverteidigung, Existenzsicherung und Friedensförderung. Die Annahme dieser Volksinitiative hätte schwere Folgen für die heutige Sicherheitspolitik. Ohne Armee würde die Schweiz die Fähigkeit zur militärischen Verteidigung verlieren. Aber auch der Beitrag zur Bewältigung der existenziellen Gefahren im Inland, z. B. bei grösseren Naturkatastrophen, wäre stark eingeschränkt. Die Armee hat in den letzten Jahren bei solchen Ereignissen immer wieder bewiesen, dass sie schnelle, zeitgerechte und vor allem erfolgreiche Hilfe anbieten kann. Der Aufbau einer zivilen Organisation für diese Katastrophenhilfe wäre sehr aufwendig und nicht billig zu realisieren.

Die Initiative verlangt eine glaubwürdige Sicherheitspolitik. Für die CVP ist aber eine Sicherheitspolitik ohne Armee nicht glaubwürdig, sie wäre unvollständig und gäbe auf wesentliche Bedrohungen unserer Gesellschaft keine ausreichende Antwort. Ohne Armee würde sich die Schweiz auch aus der Solidarität verabschieden. Unser Land würde ausserpolitisch an Glaubwürdigkeit verlieren, wenn wir nicht mehr bereit wären, für unsere Sicherheit selber zu sorgen. Für die CVP ist eine Sicherheitspolitik ohne Armee lückenhaft; ernst zu nehmende Beiträge zur Friedensförderung und zur Konfliktbewältigung wären nur noch beschränkt möglich. Bei grösseren Einsätzen, bei Katastrophen und Sicherungsaufgaben wären die zivilen Organisationen schnell überfordert. Wir stehen für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik ein, aber mit einer Armee und lehnen deshalb diese Volksinitiative ab.

Cuche Fernand (G, NE): Cher collègue, et agriculteur aussi, je trouve que dans le ton de votre intervention vous êtes, comme on dit, un peu «sur les pattes arrières», c'est-à-dire sur la défensive. J'aimerais savoir quelle est votre opinion en ce qui concerne la proposition de renforcer des programmes de déminage.

On sait, aujourd'hui, qu'en Bosnie, au Kosovo, dans plusieurs régions de ce monde, notamment en Afrique, des paysannes et des paysans sautent sur des mines antipersonnel. Est-ce que là, on ne devrait pas dégager des moyens supplémentaires pour que ces gens soient un minimum sécurisés chez eux?

Eberhard Toni (C, SZ): Es ist richtig, dass wir mit zivilen Einsätzen, mit humanitärer Hilfe, in Kosovo eine gute Leistung erbracht haben. Ich war selbst in Kosovo und bin überzeugt: Wenn wir dort zivile Hilfe einsetzen, braucht es auch eine militärische Präsenz, um diese Hilfe abzusichern. Denn es macht nur einen Sinn, viel Geld für den Wiederaufbau freizugeben – in Kosovo sind zurzeit von den westlichen Ländern über eineinhalb Milliarden Franken aufgebracht worden –, wenn wir uns gleichzeitig solidarisch geben und mithelfen, diese Hilfe zu garantieren und die Sicherheit zu stabilisieren. Dann macht diese Hilfe Sinn.

Oehrli Fritz Abraham (V, BE): Man muss schon beinahe aufpassen, dass man nichts mehr sagt, ohne dass man gleich zum Wiederholungstäter wird. Aber bei der hier zur Diskussion stehenden Volksinitiative hat der Ständerat bereits glasklare Vorarbeiten geleistet. Er hat die Initiative ohne Gegenstimme zur Ablehnung empfohlen.

Vor gut zehn Jahren hat das Schweizervolk ebenfalls eine Armeeausschaffungs-Initiative, die aus der gleichen Küche kam, klar abgelehnt. Diese hier zur Diskussion stehende Initiative ist nichts anderes als eine etwas modernere Initiative, verpackt in viele zivile Friedensförderungsideen, die eigentlich richtig und gut sind. Das Hauptziel ist und bleibt aber ganz klar die Abschaffung der Schweizer Armee, und das radikal.

Unter Punkt 2 des Initiativtextes – Artikel 59 Absatz 2 der neuen Bundesverfassung – wären Regelungen, welche die

bewaffnete Beteiligung an internationalen Friedensbemühungen ausserhalb der Schweizer Grenze betreffen, vorbehalten. Das scheint mir ein Widerspruch zu sein. Wahrscheinlich wollen die Initianten nach Abschaffung der Armee die Soldaten für die bewaffneten Auslandseinsätze dann – wenn nötig – ausgebildet, ausgerüstet und bewaffnet aus der Konservenbüchse nehmen.

Das ist wohl etwas, das die Armeeabschaffer nie ganz begreifen wollen: Wenn man für die Notfälle eine Armee will, muss man sie eben auch wollen, wenn man sie nicht dringend braucht. Die SVP-Fraktion ist aus diesen Überlegungen ganz klar der Meinung, dem Bundesrat zu folgen und die Initiative ohne Gegenvorschlag zur Ablehnung zu empfehlen. Die SVP-Fraktion lehnt damit auch den Antrag der Minderheit Garbani ab.

Beck Serge (L, VD): Nous avons envie de dire qu'une nouvelle fois, le marchand d'illusions pacifiste frappe à la porte de Dame Helvétie pour lui vendre une vision réductrice de l'humain et de ses comportements. La copie de l'homme nouveau qui devait naître du communisme nous est proposée sous la forme «relookée» d'une maquette qui pourrait paraître séduisante de l'être humain.

Mais le problème de cette initiative est la question de l'échelle. Les initiateurs nous proposent – j'espère que nos collègues tessinois ne m'en voudront pas – une «melidisation», une vision réductrice de l'homme et des raisons qui le poussent à la violence.

Si seulement, Mesdames et Messieurs, les conflits n'étaient provoqués que par des injustices! Et, dans ce cas encore, conviendrait-il d'établir une définition objective et universelle de la justice. Pourtant, tout observateur qui prend la peine d'ôter ses lunettes idéologiques, lorsqu'il examine le comportement humain, constate que par exemple, la cupidité, la jalousie, la soif de pouvoir, l'intolérance, l'endoctrinement politique, ethnique ou religieux sont des sources de conflits plus fréquentes que l'injustice, même si celle-ci, avérée ou fabriquée, est un moteur de mobilisation des forces violentes.

La vision réductrice des causes de conflits présentée par les initiateurs n'est pas acceptable. L'injustice n'est pas la cause des conflits qui ravagent ou ont ravagé par exemple l'Irlande du Nord, Monsieur Cuche, et là il n'y avait pas de problèmes de moyens de vie, pas de problèmes de manque d'eau. De même pour le Timor. Je crois que les exemples pourraient être plus nombreux. Elle n'est pas non plus, l'injustice, la cause de conflits qui ravagent ou ont ravagé l'Afghanistan, l'Irak et le Koweït. Lorsque l'injustice est à la base d'un conflit comme celui du Moyen-Orient, par exemple, la communauté internationale, qui a parfois fondé elle-même les injustices, échoue, sous la pression des intérêts économiques et stratégiques des nations et des lobbies, à rétablir la paix.

L'homme nouveau, même repeint aux couleurs du pacifisme, n'existe pas. Un grand nombre d'entre nous sont de la génération qui a vu le jour après la Deuxième Guerre mondiale et à qui l'on a répété, et qui ont répété eux-mêmes: «Jamais plus, plus de massacres systématiques, plus d'épuration ethnique.» Pourtant, ce qui était inimaginable, en tous les cas en Europe pendant quarante ans, s'est produit en juillet 1997, à 1000 kilomètres de chez nous, à Srebrenica où l'on a massacré 7000 à 8000 personnes, devant un bataillon de l'ONU en armes, paralysé par les intrigues des cabinets ministériels occidentaux.

Y a-t-il plus épouvantable et plus flagrante démonstration que la répétition incantatoire, pendant des décennies, de regrets et d'amendements pour les égarements passés, ne transforme pas l'homme, qui reste soumis à des instincts violents que les phénomènes de groupe et de masse exacerbent?

La prévention de la violence passe par la connaissance mutuelle des groupes sociaux, ethniques, linguistiques entre eux. Les initiateurs le disent. Cependant, ils ignorent de manière méprisante le rôle fondamental de liant de la cohésion

nationale qu'a joué jusqu'à ce jour la conscription obligatoire et l'armée de milice de notre pays. La cohésion, la connaissance et le respect mutuels, malgré la diversité des caractéristiques des citoyens de ce pays, doivent beaucoup au partage de la «boîte de singe», sous la pèlerine d'assaut, entre le directeur de banque, le paysan de montagne et l'enseignant issus de cantons de langues et de religions différentes. Ce n'est pas une image d'Epinal et, en tous les cas, c'est une image moins trompeuse que celle de l'homme nouveau, ceint de rameaux d'olivier.

Nous aurons, après le rejet de cette initiative par le peuple, l'occasion de revenir, dans le débat sur «Armée XXI», sur le rôle structurant essentiel de l'armée de milice pour la cohésion nationale. L'armée, la formation militaire sont garantes de la prévention des pires excès lors des conflits. Les initiateurs sont-ils aveugles pour ne pas voir que les pires atrocités sont commises, lors de conflits, par des mouvements de populations civiles armées à la va-vite et manipulables à merci? Regardons le Congo, le Timor oriental, l'ex-Yougoslavie et soyons lucides pour voir que le simple déguisement de soldats ne témoigne pas d'une formation militaire.

Aujourd'hui, nous devons dire aux initiateurs: «Nous avons compris votre message. Nous savons que 2 à 3 pour cent du corps électoral souscrivent à votre illusion, ce qui nous vaudra de continuer à voter tous les cinq à dix ans sur la suppression globale ou par tranches de l'armée. Mais il ne suffit pas que vous répétiez incessamment une conception erronée pour qu'elle devienne adéquate.» Une analyse réaliste des défis et des confrontations d'intérêts au sein de la communauté planétaire postulent que nous nous engagions davantage pour la paix et pour remédier aux conséquences des conflits. Et là, nous nous retrouvons avec M. Cuche: une armée de milice performante est un des moyens adéquats pour prévenir et remédier aux conséquences des conflits. Nous avons à l'engager davantage encore dans ce domaine, et les moyens prônés par les initiateurs ne sont que des moyens complémentaires à une telle action.

C'est la raison pour laquelle, au nom du groupe libéral, nous ne pouvons que vous inviter à suivre la proposition de la majorité de la commission et à rejeter l'initiative populaire.

Cuche Fernand (G, NE): Mes lunettes ne sont pas des lunettes idéologiques mais médicales, si jamais je peux en apporter la preuve.

Vous avez dit que, dans l'initiative, vous n'avez pas trouvé l'homme nouveau. Est-ce que vous aspirez à rencontrer un jour un homme nouveau? Et selon les déclarations que vous avez faites, quel est pour vous l'homme nouveau, si vous l'attendez? Quel est-il? Comment pouvez-vous le décrire?

Beck Serge (L, VD): Monsieur Cuche, je crois que vous nous entraînez là dans des débats quasiment théologiques. Pour ma part, je suis persuadé que l'homme nouveau n'existe pas et que l'homme n'a peu ou pas évolué dans ce qui constitue la base de ses caractéristiques depuis sa création. Les sentiments profonds autres que l'injustice, qui souvent génèrent des conflits, et j'en ai cité quelques-uns – la jalousie, la convoitise –, demeureront au-delà de tout ce que nous pouvons humainement faire. Cela ne doit pas nous dispenser de faire des efforts pour prévenir les conflits et pour remédier aux conséquences de ceux-ci, et là je peux vous rejoindre sur une partie des moyens que vous souhaitez engager, mais je crois que nous ne devons pas vendre à nos concitoyens l'illusion que nous pouvons construire par nous-mêmes un homme nouveau qui élimine les conflits. En conséquence, nous devons essayer de canaliser leurs effets et y remédier, et l'armée de milice telle que nous la connaissons est un outil performant dans ce domaine.

Studer Heiner (E, AG): Diese Volksinitiative hat bekanntlich zwei Teile, davon haben wir gehört. Wenn wir nur den ersten Teil anschauen, «glaubwürdige Sicherheitspolitik», dann sind wir nicht nur mit dem Titel einverstanden, sondern auch mit einem wesentlichen Teil des Inhaltes. Nur können wir

diese Verquickung mit dem zweiten Teil, die Armee abzuschaffen, nicht akzeptieren. Wir meinen, das sei sogar kontraproduktiv.

Wenn das, was vom Grundgehalt in Artikel 58 vorgeschlagen wird, glaubwürdig umgesetzt werden soll, dann müssen wir auch im Bereich der Landesverteidigung solidarisch mittragen. Von daher ist es gut, dass die Initiative eine klare Fragestellung hat: Ja oder Nein? Das erleichtert es auch den Stimmbürgerinnen und Stimmbürgern, eine Stellungnahme abzugeben.

Sie werden nicht überrascht sein, dass wir als gesamte Fraktion diese Volksinitiative ablehnen. Wir sind aber natürlich bereit – wenn es um die Frage der Konzeption geht, da werden wir uns in diesem Saale noch viel unterhalten müssen, dann aber auch um das Ausmass und um die Schwergewichtssetzung –, die Prioritäten und die Kosten dann sorgfältig zu überprüfen. Ein Ja zur internationalen Solidarität heisst, dass wir unseren Teil an die Sicherheitspolitik im Rahmen der Landesverteidigung beitragen müssen.

Gysin Remo (S, BS): Die Welt ohne Militär ist eine utopische Vorstellung. Die Welt ohne Schweizer Armee ist zwar visionär, aber gut vorstellbar, eigentlich auch leicht realisierbar und, von der Welt aus gesehen, eigentlich kaum feststellbar. Wir haben also gute Voraussetzungen, um diese Vision zu erfüllen. Die Militärgesetzdiskussion zeigt denn auch, wie stark in der Friedens- und Sicherheitspolitik Umwälzungen stattfinden, eine Neuorientierung auch in unserem Lande stattfindet. Früher militärisch Bewährtes – ich denke an Kavallerie, Radfahrer, Train und anderes – macht heute keinen Sinn mehr. Mit oder ohne Volksinitiative stellt sich die Frage, was denn heute noch sinnvoll ist oder was Sinn und Zweck unserer Schweizer Armee sind. Brauchtum, um ein Wort aus dem Buch «Schweiz ohne Armee? Ein Palaver» von Max Frisch zu nennen, genügt jedenfalls nicht.

Schauen wir unsere Situation in der Schweiz an: Wir liegen mitten im EU- und Nato-Territorium und sind sowohl von befreundeten Nato- als auch EU-Staaten umgeben. Wir sind von Verbündeten umgeben, ob wir Mitglied dieser Organisationen sind oder nicht. Es ist absurd, uns gegen die Nato oder gegen die EU verteidigen zu wollen.

Das Konzept der Landesverteidigung ist nicht mehr haltbar – ich möchte das auch mit anderen Argumenten begründen. Die Kernaufgabe «Verteidigung der Schweiz» stellt sich nicht mehr. Das ist einer der Gründe, warum wir auf andere Aufgaben ausweichen, Aufgaben, die vor allem im zivilen Bereich zu finden sind. Ich denke an die Katastrophenhilfe, da haben wir andere Organisationen, im Ausland z. B. das Schweizerische Katastrophenhilfekorps; die zivile Grenzwa- che, dafür ist das Grenzwachtkorps da; die Verhinderung von Terroranschlägen. Das sind alles Aufgaben, die neuerdings mit der Armee in Verbindung gebracht werden, aber dazu haben wir ja die Polizei. Die Bewachung internationaler Konferenzen, dazu haben wir die Polizei. Die Aufrechterhaltung der inneren Ordnung bei Streik und Demonstrationen, auch dafür ist die Polizei zuständig. Neuerdings kommt betont die Aufrechterhaltung der inneren Ordnung auch bei Demonstrationen dazu, wie wir sie in Davos (WEF) angetroffen haben. Das ist nicht nur historisch interessant, Max Frisch ist auch heute noch aktuell, wenn er sagt: «Die innenpolitische Schussrichtung ist eindeutig.»

Wenn wir das auf Davos beziehen, dann stellen wir fest, dass dort tausend Mann Militär der Festungswacht – Profis also – neben der Miliz Aufgaben wie Bewachung und Verkehrsleitung wahrnehmen. Neben Streikenden und Demonstranten jeder Art kommen jetzt die Globalisierungsgegner ins Visier.

Seattle und Davos haben etwas gemeinsam und zeigen eine neue internationale Tendenz, die sich auch in der Schweiz feststellen lässt: Einerseits werden wir eine von einer staatlichen Regulierung weitgehend befreite Wirtschaft haben, andererseits gibt sich der Staat gegenüber aufmüpfigen Bürgerinnen und Bürgern – die nichts anderes machen als ihre Grundrechte wahrnehmen – recht autoritär. Seattle

und Davos sind zwei Schlüsselerlebnisse für mein persönliches Engagement für die Volksinitiative. Sie sind auch eine geeignete Grundlage, um die Frage nach dem Sinn der Armee zu stellen.

Die Armee hat verschiedene Dilemmas; ich möchte auf zwei, drei hinweisen: Wir haben das Dilemma, dass die Schweizer Armee, für sich allein, keinen Sinn mehr macht. Demgegenüber haben wir aufgrund der Verfassung die Vorschrift, dass wir nicht in ein Bündnis eintreten dürfen. Das ist eine ideale Konstellation, um auf die Armee zu verzichten.

Wir haben ein weiteres Dilemma: Die Armee bindet jährlich Mittel in der Höhe von 4,3 Milliarden Franken. Gleichzeitig ringen wir um Mittel bei der AHV; wir sparen bei den Witwenrenten; wir setzen den sozialen Frieden aufs Spiel. Indem wir die Initiative unterstützen, haben wir die Möglichkeit, eine andere Verteilung, eine weit friedfertiger, soziale Verteilung, einzuleiten.

Ja, Herr Bundesrat Schmid, die Schweiz soll sich international und national für Frieden und Sicherheit, auch soziale Sicherheit, engagieren. Nein, Herr Bundesrat Schmid, die Armee ist dafür kein taugliches Mittel.

Die SP hat Stimmfreigabe beschlossen. Ich stehe für den Teil da, der die Initiative unterstützt, und bitte Sie, die Initiative zur Annahme zu empfehlen.

Fehr Mario (S, ZH): Zunächst erlaube ich mir die Feststellung, dass diese Debatte nüchtern geführt wird. So hat sie zumindest begonnen. Ich finde das gut. Ich finde es auch gut, dass wir im Jahr 2001 mit grosser Gelassenheit über Grundsatzfragen wie die Abschaffung der Armee diskutieren können. Dass wir dies tun können, ist nicht zuletzt das Verdienst der GSoA und des guten Abschneidens ihrer ersten Initiative. Es ist auch mit das Verdienst dieser Initiative, dass in den letzten zehn Jahren in der Armee weit reichende Reformen angegangen worden sind. Die Sicherheitspolitik hat sich seit 1989 Gott sei Dank gewandelt.

Wenn wir über die vorliegende Initiative diskutieren, fragen wir uns, ob der Tabubruch von 1989, der dringend notwendig war, noch einmal möglich ist. Ich glaube, er ist es nicht. Diese Initiative wird nicht zu weit reichenden Reformen führen. Manchmal befürchte ich sogar das Gegenteil. Bei einer klaren Niederlage könnten die Nationalisten – die einmal mehr in geistiger Achtungstellung verharren wollen – Auftrieb erhalten.

Ich frage mich: Wird diese Welt, werden Europa und die Schweiz friedlicher, gerechter und offener, wenn die Schweiz als erstes Land ihre Armee abschafft? Ich glaube es nicht. Als Teil dieser Welt, als Teil von Europa muss die Schweiz selbstverständlich einen verstärkten zivilen Beitrag leisten. Remo Gysin hat völlig Recht, wenn er dies hier annimmt. Aber es ist auch unsere Aufgabe, einen Beitrag zur Sicherheitspolitik zu leisten.

Wir können nicht einfach hinstehen und sagen: Das überlassen wir den anderen, der EU, der Nato. Ich will diese Abhängigkeit nicht. Ich will, dass wir unseren konstruktiven Beitrag leisten. Ich will vor allem auch, dass wir diesen konstruktiven Beitrag jetzt, wo die EU-Sicherheitspolitik in einem Wandel ist, leisten. Die Europäerinnen und Europäer beginnen sich von der Nato abzulösen. Es ist höchste Zeit dafür, und ich freue mich darüber.

Für die neutralen Staaten wie Finnland, Schweden, Irland, Österreich, aber auch für die Schweiz stellen sich Grundsatzfragen über ihre künftige Sicherheitspolitik. Einer klassischen Landesverteidigung würde ich ein Modell vorziehen, wie es die Österreicher wollen, bei dem das Schwergewicht ganz klar auf friedensunterstützenden, friedenserhaltenden Massnahmen und der Teilnahme an multinationalen Operationen liegt. Zumindest würde ich in Zukunft die Gewichte anders legen wollen.

Wenn wir realistisch sind, müssen wir zugeben, dass niemand von uns sagen kann, wie dieser Kontinent in zehn Jahren aussehen wird. Vor zehn Jahren hätte auch niemand vorausgesehen gewagt, dass Ungarn, Tschechien und Polen heute in der Nato sein würden. Sie waren damals noch

im Warschauer Pakt. Niemand hätte vorauszusagen gewagt, dass Russland mit der Nato eine «partnership for peace» eingeht – die Schweiz übrigens auch, daran sei wieder einmal erinnert. Niemand hätte all dies voraussehen gewagt.

Diese raschen Entwicklungen bedeuten für die Schweiz vor allem eines: Unser Land muss für diese Entwicklungen offen sein. Wenn wir nicht offen dafür sind, können wir nicht mitgestalten. Ich will mitgestalten. Ich will nicht in Abhängigkeiten von anderen Organisationen geraten.

Gerade die Europäische Union bietet ihren Beitrittskandidaten verschiedene Dialog- und Partizipationsmöglichkeiten an; ich will, dass die Schweiz diese Möglichkeiten nutzt. Ich will noch mehr, dass sich die Schweiz an Uno-Missionen beteiligt. Für die Finnen ist es selbstverständlich, dass sie ständig 4000 Soldaten für Uno-Missionen zur Verfügung stellen. Das wäre eine Grössenordnung, die auch der Schweiz gerecht würde. Ich glaube, dass in diesem Punkt auch die GSoA-Initiative einen Widerspruch in sich selber aufweist. Ich denke nicht, dass es geht, die Armee abschaffen und gleichzeitig an Blauhelmmissionen teilnehmen zu wollen. Die GSoA hat ja auch 1994 die Blauhelmvorlage nicht unterstützt.

Meine Armee der Zukunft ist keine «Armee 39–45» – also eine reine Reduit-Armee –, es ist auch keine «Armee 95» mit überholten Bedrohungsbildern, es ist eine «Armee XXI plus». Diese Armee ist noch nicht zu Ende gedacht, sie muss noch kleiner, billiger und internationaler werden; kleiner heisst, deutlich unter 100 000 Soldatinnen und Soldaten. Ich glaube, die Hälfte würde genügen; ich denke, dass die Armee auch billiger, deutlich billiger werden muss und dass es eine Umlagerung der Mittel in zivile Bereiche geben muss. Und ich glaube, dass die Armee, die in Kooperation arbeitet, nicht mehr alles alleine und vor allem vieles gar nicht mehr machen muss. Ich habe aufgezeigt, dass diese Armee internationaler werden muss, dass sie die EU-Entwicklung mitmachen soll und sich bei den Uno-Friedenssoldaten stärker engagieren muss.

Ich will, dass sich die Schweiz auch an den aussen- und sicherheitspolitischen Diskussionen der Zukunft beteiligt. Ich will vor allem die Diskussion über die Zukunft der Armee dieses Landes, aber auch über unsere Aussen- und Sicherheitspolitik weder dem VBS noch den kalten Kriegern der Auns allein überlassen. Wer aber an dieser Diskussion aktiv teilnehmen will, kann diese Initiative nicht gutheissen: Ich glaube – wie gesagt – nicht, dass danach noch ein Beitrag zu dieser Diskussion möglich wäre.

Diesen Beitrag werden wir einbringen, auch von der Seite unserer Partei, die diese Initiative ablehnt, aber die anderen werden es mit Garantie auch tun.

Haering Barbara (S, ZH): Wenn wir auf den Abstimmungskampf zur ersten GSoA-Initiative vor zwölf Jahren zurückblicken, so wird deutlich, dass viele Themen, welche damals als absolute Tabubrüche empfunden wurden, heute zum Allgemeinwissen des VBS gehören, beispielsweise die Frage der militärischen Bedrohung unseres Landes. Vor zwölf Jahren wurde die Aussage, dass unser Land auf absehbare Zeit nicht militärisch bedroht ist, beinahe als Landesverrat denunziert. Heute wird international anerkannt, dass die Vorwarnzeiten für militärische Konflikte in Europa auf bis zu zwanzig Jahre angewachsen sind. Oder ich erwähne die Tatsache, dass wir in einem Krieg selber zerstören würden, was wir zu verteidigen vorgeben. Gerade mit dieser Begründung beantragt das VBS, im Rahmen von «Armee XXI» die Verteidigung ins so genannte militärische operative Vorfeld zu verlegen, d. h. ausserhalb unserer Landesgrenzen.

Ich erwähne schliesslich die Bedeutung der nichtmilitärischen Bedrohungen. Seit einigen Jahren unterstreichen selbst VBS-Dokumente die Tatsache, dass die Schweiz in erster Linie durch nichtmilitärische Risiken bedroht ist: Auswirkungen der Klimakatastrophe beispielsweise oder Hackerangriffe auf Sicherheitssysteme des Staates oder der Wirtschaft. Dies waren lediglich drei Beispiele, die zeigen,

wie sich die zentralen Argumente, welche vor zwölf Jahren für die erste GSoA-Initiative sprachen, im Nachhinein bewahrheitet haben.

In der Zwischenzeit sind selbstverständlich auch neue Themen aktuell geworden, so insbesondere die Frage der kollektiven Sicherheit, auch die Frage, welchen Beitrag die Schweiz zum Aufbau einer neuen Sicherheitskonzeption leisten soll. Die zweite GSoA-Initiative berücksichtigt dies. Zwölf Jahre nach der ersten GSoA-Debatte stehen wir somit wieder mitten in grundlegenden sicherheits- und armeestrategischen Auseinandersetzungen. Die Frage lautet: Gehen wir in Richtung «Armee XXI», oder gehen wir in Richtung «GSoA 2»? Ich messe diese Frage an meinen eigenen sicherheitspolitischen Perspektiven, und diese lassen sich in vier Punkten konsolidieren:

1. Die zentralen Risiken, die in absehbarer Zeit unser Land bedrohen, sind nicht militärischer Natur.

2. Traditionelle Landesverteidigung ist als Instrument der Friedens- und Sicherheitspolitik untauglich geworden. Es bleiben also zwei Alternativen: entweder ein grundsätzlicher Verzicht auf den Auftrag zur Landesverteidigung oder aber eine Beschränkung auf die Sicherung von Kernkompetenz und Aufwuchsfähigkeit.

Damit werden wir jedoch in jedem Fall die Bestände der Armee in den nächsten Jahren in einem Ausmass reduzieren, welches das Prinzip der Milizarmee infrage stellt.

3. Neue Gewalttrisiken wie Terroranschläge sind entterritorialisiert und können sehr kurze Vorwarnzeiten haben. Wir benötigen deshalb «verpolizeilichte» Machtmittel zum Schutz der Bevölkerung. Gegen Mittel- und Langstreckenraketen ist allerdings keine technische Abwehr absehbar. Hier bleibt einzig die Forderung nach Konfliktprävention.

4. Das Engagement der Schweiz für den Frieden und für den Schutz der Zivilbevölkerung darf nicht an unseren Landesgrenzen halt machen. Wir wollen einen Beitrag zum Aufbau eines Systems kollektiver Sicherheit leisten. Diese Einsatzdoktrin kann als Schutzkonzept für Zivilbevölkerung und demokratische Handlungsfähigkeit umschrieben werden. Damit nicht vereinbar sind Offensivkapazitäten wie der Luft-Boden-Kampf oder eine weiträumige Bewegungsfähigkeit auf Armeestufe, wie dies das VBS für den Kampf im operativen Vorfeld vorsieht.

Mit anderen Worten: Meine eigenen sicherheitspolitischen Perspektiven gehen viel mehr in Richtung «GSoA 2» als in Richtung «Armee XXI». Dennoch macht mich diese Volksinitiative nicht glücklich. Denn ich glaube nicht, dass sie die gleiche bahnbrechende und modellisierende Wirkung entfalten wird, wie dies die erste Volksinitiative der GSoA konnte und musste. Zudem wäre ein schlechteres Abstimmungsergebnis als 1989 kein Beitrag zum Abrüstungsprozess, von dessen Notwendigkeit ich nach wie vor überzeugt bin und für den ich mich nach wie vor einsetze.

Zäch Guido (C, AG): Was vor zwölf Jahren ein Tabubruch – um nicht zu sagen: ein Skandal – war, ist heute eine Volksinitiative unter vielen. Es ist zwar wieder das gleiche Rezept, aber das Vorhaben einer Schweiz ohne Armee erregt die Gemüter längst nicht mehr derart wie damals. Die Kraft der ersten GSoA-Initiative lag in der Verbindung der Utopie einer friedlichen Welt ohne Waffen und dem realpolitischen Instrument der Volksinitiative. Das Zustandekommen der Initiative und die dadurch erzwungene Volksabstimmung über die Armee waren an sich schon eine Überraschung, die Diskussion über den Sinn unserer Landesverteidigung bereits ein Erfolg der Initianten. Die Infragestellung hat nicht zuletzt innerhalb der Armee selber Veränderungen im Denken und Handeln begünstigt. Die Initiative war der Beginn einer sicherheitspolitischen Debatte, die in der Auseinandersetzung über die «Armee XXI» noch heute anhält. So viel zur Vergangenheit.

Die zweite Auflage hat keine solchen Ansprüche mehr. Ein Tabu kann nicht zweimal gebrochen werden; das Rezept ist veraltet, und es besteht insbesondere beim Objekt der Initiative, der Armee, nicht mehr der gleiche Handlungsbedarf wie

damals. Die verschiedenen sicherheitspolitischen Berichte, die Neukonzeptionen unserer Verteidigung, in den vergangenen zwölf Jahren haben zu einer deutlich kleineren, effizienteren und den zukünftigen Bedürfnissen sowohl in Kriegs-, besonders aber auch in Friedenszeiten entsprechenden Armee geführt.

Durch die Neukonzeption ist unsere Sicherheitspolitik tatsächlich glaubwürdiger geworden. Ich hoffe, ein nächster Schritt hin zu dieser verstärkten Glaubwürdigkeit werde am kommenden Sonntag mit einem doppelten Ja zur Teilrevision des Militärgesetzes vom Volk beschlossen. Wir sind glaubwürdiger, weil wir unsere Sicherheit schon jetzt nicht mehr als eine Sicherheit der Landesgrenzen betrachten. Wir sind glaubwürdiger, wenn wir in der Ausbildung und in der Erhaltung des Friedens mit Partnerstaaten zusammenarbeiten.

Wir sind glaubwürdiger, weil wir heute eine flexiblere Einsatzdoktrin verfolgen als noch zu Zeiten des kalten Krieges. Wir sind glaubwürdiger, weil sich die Einsatzmöglichkeiten der Armee verbreitert haben und weil die enorm gewachsenen Ausbildungsansprüche von unserem Instruktionspersonal mit grossem Einsatz erfüllt werden. Glaubwürdigkeit ist etwas, das man besitzt und mit ständigen Verbesserungen bestätigen muss. Die Vorstellung, die Armee abzuschaffen und dafür mit anderen Mitteln wieder eine glaubwürdige Sicherheitspolitik zu zimmern, ist ein Ding der Unmöglichkeit. Warum zerstören, was heute integraler Bestandteil unserer Sicherheitspolitik ist?

Der professionelle Friedensdienst, der umfassende Einsatz zugunsten des Friedens auch im Ausland, ist schon heute Realität. Er wird im Rahmen der vielfältigen Aufgaben wesentlich von der Armee mitgetragen. Das sicherheitspolitische Verständnis der Initianten hat nichts mehr mit einer sinnvollen und Vertrauen erweckenden Vision zu tun, sondern nur mit einer aufgewärmten Illusion. Sicherheitspolitik ist im Wesentlichen Realpolitik und nicht Weltverbesserungspolitik. Es ist darum gut, dass der Titel der Initiative «Für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee» lautet. So können die Stimmbürgerinnen und Stimmbürger auf den ersten Blick erkennen, wie wenig das eine mit dem anderen zu tun hat.

Ich bitte Sie darum, die Initiative zur Ablehnung zu empfehlen.

Mugny Patrice (G, GE): Le texte de cette initiative populaire, pour les Verts et pour moi en particulier, résume en quelques phrases ce que devrait être une vision large de la sécurité et il n'exclut absolument pas le recours à la force armée si un danger se présente. En effet, si la première phrase dit effectivement que nul n'a le droit en Suisse d'entretenir des forces armées, la phrase suivante précise aussitôt: «Les dispositions concernant la participation armée à des activités internationales en faveur de la paix à l'étranger sont réservées.» Il est aussi dit, mais cela devrait aller de soi depuis longtemps, que «les tâches civiles actuellement assurées par l'armée, comme l'aide en cas de catastrophe ou les services de sauvetage, seront pris en charge par les services et les autorités civiles». Enfin, le second point de l'initiative populaire (art. 58 cst.) résume la pensée de tous ceux qui tentent de tenir depuis toujours un discours différent sur l'usage de la violence armée de l'Etat, à savoir qu'une véritable politique de sécurité commence par une lutte incessante contre toutes les injustices, ici et dans le monde.

Dans deux jours, nous serons fixés quant au sort que les citoyens auront réservé aux deux projets fédéraux concernant la présence de soldats suisses plus lourdement armés à l'étranger et les collaborations de l'armée suisse avec d'autres armées. Si ces projets sont acceptés, la droite et une partie de la gauche évidemment crieront victoire. Les Suisses auront voté, paraît-il, pour la solidarité. Si le non l'emporte, ce refus sera pour l'essentiel attribué à la politique de fermeture de l'UDC.

Or, cette campagne aurait dû permettre de débattre vraiment de ce que pourrait être une conception de la sécurité

qui ne se contente pas de lâcher des bombes, d'envoyer les ambulances sur les champs de bataille, puis de maintenir les belligérants à bonne distance les uns des autres. Mais peut-être que l'initiative dont nous débattons aujourd'hui permettra enfin à ce débat d'avoir lieu lors de la campagne qui précédera le scrutin, car il faut le rappeler sans cesse, dans le domaine de la sécurité comme dans bien d'autres domaines, il n'est pas possible de découper la question en fines tranches. On ne peut pas croire à la volonté proclamée des Américains de défendre les droits humains, lorsque l'on voit à quel point les administrations américaines successives violent ces mêmes droits lorsque cela les arrange, alors même que leur sécurité n'est absolument pas menacée. Il en va de même pour la politique menée par la plupart des gouvernements européens, cette soi-disant realpolitik, ce faux pragmatisme qui finit par désespérer les citoyens, tant l'hypocrisie l'emporte sur la bonne foi et l'honnêteté la plus élémentaire.

Car il faut le rappeler encore et toujours, la première mesure de sécurité, c'est de favoriser au maximum la justice à tous les niveaux; que ce soit dans les régions dites pacifiées où pourtant continuent d'habiter aujourd'hui en toute impunité des criminels de guerre – comme en ex-Yougoslavie –, ou que ce soit dans nos régions où la cohésion sociale suppose un peu plus qu'une exposition nationale, mais où les gens ont de plus en plus l'impression qu'il y a ceux qui tirent leur épingle du jeu en se sucant au maximum, même en dirigeant des entreprises publiques et en participant à la gestion des affaires publiques, et l'immense majorité de ceux qui ne peuvent que voir leurs conditions de vie mises en danger ou se dégrader et auxquels on propose comme exutoire des boucs émissaires comme les étrangers en général et les requérants d'asile en particulier. Mais, tout à coup, là on n'entend plus les grands ténors de la sécurité armée et de la solidarité armée de la population s'engager pour plus de justice.

Fetz Anita (S, BS): Ja, auch ich bin eigentlich immer noch der Meinung, man könnte in der Schweiz die Armee abschaffen, die Schweiz könnte es sich leisten, die Armee abzuschaffen und die frei werdenden Mittel in die internationale Konfliktprävention zu investieren. Denn die Schweiz befindet sich im Unterschied zu den meisten anderen Ländern in einer äusserst privilegierten Situation: Sie ist sozusagen von lauter Nachbarn umzingelt, auf Sicht gibt es keine militärische Bedrohung.

Vor zwölf Jahren, das war im Dezember 1988, habe ich in diesem Rat bereits einmal Ja gesagt, zur GSoA-Initiative 1, und zwar aus Überzeugung und ein bisschen mit Begeisterung. Heute sage ich nochmals Ja – aber, offen gesagt, nicht mit Begeisterung, sondern schlicht und einfach ein bisschen aus Nostalgie. Warum?

Die GSoA-Initiative 1 war wirklich ein politisch brisantes Projekt. Damals stritt und diskutierte die ganze Schweiz, überall beteiligten die Leute sich an den Diskussionen; in diesem Saal diskutierten wir in dieser Debatte damals zehn Stunden lang, es gab sechzig Rednerinnen und Redner.

Damals ging es um nichts mehr, aber auch um nichts weniger als um die Entmystifizierung der «Leibgarde des Bürgertums», wie wir dem damals gesagt haben. Immerhin hatte die Armee in Genf doch auf Arbeiter geschossen; immerhin hat der Bundesrat es sich überlegt, die Besetzer in Kaiser-augst militärisch entfernen zu lassen. Es war also bitter nötig, diese Schweiz sozusagen «geistig zu entmilitarisieren».

Die GSoA-Initiative 1 war eine der erfolgreichsten Niederlagen, die eine Volksinitiative in der Schweiz je erlebte, und zwar mit gewaltigen Folgen: Die wichtigste Folge für mich war der Abschied von der geistigen Achtungstellung, die die ganze Schweiz, jeden gesellschaftlichen Bereich, bis damals durchdrungen hat. Heute ist es in der Wirtschaft sogar so weit, dass eine militärische Karriere bereits zum Killer einer wirtschaftlichen Karriere wird – so viel ist unterdessen geschehen.

Was aber ist heute politisch brisant? Ich kann es nicht anders sagen, aber es ist nicht mehr die Abschaffung der Ar-

mee, das ist nun einfach kalter Kaffee. Brisant wäre, wenn der Bundesrat wider seine Versprechungen irgendein Projekt in Richtung Nato machen würde. Ich glaube Ihnen, Herr Bundesrat Schmid, dass Sie das nicht vorhaben. Das aber wäre dann definitiv der Sargnagel für die Schweizer Armee, da können Sie sicher sein!

Um was geht es heute? Heute geht es um die massive Reduktion der Kosten der Armee. Die «Armee XXI», Herr Bundesrat Schmid, ist nun kleiner, aber sie ist immer noch viel zu teuer. Ich sage es: Sie ist skandalös teuer!

4,5 Milliarden Franken pro Jahr, 30 Milliarden Investitionen – das geht einfach nicht mehr! Dieses Geld brauchen wir heute für die Lösung ganz anderer Fragen, und das ist das Problem der Armee heute. Sie ist eine unproduktive Geldvernichtungsmaschine. Das ist das Brisante, nicht mehr ihre Abschaffung.

Liebe «GSoA-tinnen» und «GSoA-ten», ich muss euch sagen: Aus Nostalgie sage ich nochmals Ja. Aber man kann eine Kuh einfach nicht zweimal schlachten; das geht nicht, und es bringt auch nichts. Heute geht es um eine massive Reduktion der Armeekosten, damit wir das Geld für die Friedenssicherung in der Aussenpolitik und – was für mich mindestens so wichtig ist – für die soziale Sicherheit in der Innenpolitik einsetzen können, denn da ist in den Neunzigerjahren einiges geschehen, das schräg in der Landschaft steht.

Wir haben in der Schweiz eine halbe Million «working poor»; das ist heute der Skandal – und nicht mehr die Entmilitarisierung der Gesellschaft wie in den Achtzigerjahren; das ist uns gründlich gelungen, und darauf können wir auch stolz sein. Jetzt müssen wir uns dafür einsetzen, dass die bestehende Armee auf ihre schlankste überhaupt mögliche Form reduziert wird, so, wie man das in der Wirtschaft mit überflüssigen Strukturen auch macht. Mit der Hälfte des Geldes wäre es immer noch getan.

Pfister Theophil (V, SG): Was mir trotz gegensätzlichem Standpunkt am Initiativtext dieser pazifistischen Initiative gefällt, ist die Verwendung des Wortes «glaubwürdig». Eine Sicherheitspolitik wie auch eine Armee haben immer glaubwürdig zu sein, sonst verlieren sie jeglichen Rückhalt. Die Frage ist nur, was bei Sicherheitsfragen «glaubwürdig» bedeutet. Wer dem Bund und den Kantonen aufgrund von pazifistischen Idealen jegliche militärischen Streitkräfte verbieten will, mit Ausnahme der ominösen Armee im Ausland, wer die Armee generell oder bei einer passenden Gelegenheit abschaffen will, hat in jedem Fall ein Problem mit der Glaubwürdigkeit. Das Gedankengut der pazifistischen Lehre enthält bekanntlich die schöne Utopie der gewaltlosen und damit besseren Welt. Bei allem Verständnis für die hehren Ziele – auf dieser Basis kann leider keine glaubwürdige Sicherheitspolitik für ein beneidetes Land aufgebaut werden.

Glaubwürdig war und ist unsere Armee bis heute, weil sie sich langfristig orientierte und sich durch den Grundsatz der dauernden, integralen Neutralität der kurzfristigen Aussenpolitik entziehen konnte. Insbesondere damit war es möglich, die Armee als Ganzes und die dazugehörige Ausbildung positiv im Bewusstsein der Bevölkerung zu verankern. Es gäbe natürlich auch andere Modelle einer Sicherheitspolitik, und danach wird im Zuge des vom Bundesrat anvisierten EU-Beitritts der Schweiz allgemein gesucht. Ich meine, dass es schwierig bis unmöglich sein wird, für unser vielfältiges Land ein akzeptables neues Modell zu finden, das die erforderliche Akzeptanz und Glaubwürdigkeit beinhaltet. Wer es trotzdem versuchen will, soll das Ergebnis, sofern es wesentliche neue Erkenntnisse bringt, nicht nur den Räten, sondern auch dem Volk zur Beurteilung vorlegen. Ich verweise hier speziell auf Seite 353 des Aussenpolitischen Berichtes 2000, wonach sich ein neutrales Land hinter eine Ordnungsmacht zu stellen habe, will es nicht auf der Seite des Friedensbrechers stehen.

Herr Bundesrat, hier besteht gegenüber dem Volk noch sehr viel Erklärungsbedarf.

Letztlich haben die Glaubwürdigkeit der Armee und auch deren militärische Stärke in erster Linie mit dem Willen und der Bereitschaft des Einzelnen zu tun, persönlich und mit letzter Konsequenz seinen Beitrag für die gemeinsame Sicherheit zu leisten. Diese Grundsätze vermochte die schweizerische Armee bis heute in überzeugender Art und Weise zu erfüllen. Es ist zugegeben schwieriger geworden, in einer Zeit der klinisch sauberen, operativen Kriegführung den Sinn und die Bedeutung des persönlichen Beitrages zu erklären. Umso wichtiger sind deshalb die Klarheit und Begreifbarkeit des gegebenen Grundauftrages.

Unsere Armee ist nicht zuletzt durch kurzfristige politische Zielsetzungen, durch eine bedeutsame Neuinterpretation der Neutralität in den Neunzigerjahren – ich verweise wiederum auf den erwähnten Aussenpolitischen Bericht, Seite 352 – und durch gescheiterte Reformvorhaben wie die Armee reform 95 in den Strudel divergierender Ansichten geraten. Die Frage, wer hierfür die Verantwortung trägt, ist nicht Gegenstand dieser Debatte.

Noch immer sind die traditionellen Werte der gemeinsamen Nenner für die Akzeptanz und Glaubwürdigkeit unserer Armee. Dazu gehören die Miliz, die restriktive integrale Neutralität, die Gleichbehandlung aller Wehrpflichtigen und die adäquate, auf Verteidigung und nicht auf Intervention ausgegerichtete Bewaffnung. Auf diesen gemeinsamen Säulen ist auch in Zukunft das notwendige Vertrauen breiter Bevölkerungskreise zu finden.

Auf dieser sicheren Basis haben Initiativen wie die vorliegende GSoA-Armeeabschaffungs-Initiative wenig Chancen. Wer die Armee, dem Zeitgeist folgend, zu einem Mittel oder zu einer Funktion der aktiven Aussenpolitik machen will, gefährdet deren Unterstützung stärker als die Utopisten aus dem pazifistischen Lager.

In diesem Sinne lehne ich die Volksinitiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee» ab. Ich lehne es ab, die Ziele, den Auftrag und die Strukturen unserer Armee so weit zu öffnen, dass letztlich das breit abgestützte Vertrauen in die Armee und deren Ziele verloren geht. Die Armee braucht die unsichtbaren Wurzeln im Volk, um ihre Glaubwürdigkeit auch in Zukunft erhalten zu können.

Rossini Stéphane (S, VS): Il y a, dans le débat sur le bien-fondé de l'institution militaire en Suisse, bien évidemment une dimension privilégiée de politique de sécurité. Une politique de sécurité certes complexe, mais que l'on met désormais à toutes les sauces, la dynamique des conflits armés traditionnels ne devenant qu'un élément parmi d'autres de cette large discussion, qui plus est un élément mineur puisque, dans cette logique, il faut bien avouer que notre pays ne compte plus d'ennemis.

De plus, le développement du contexte politique, mais également du contexte socioéconomique, rend la probabilité de conflits traditionnels encore moins plausible. Quant aux autres perspectives de positionnement de l'armée suisse aux frontières de notre territoire, elles devront s'inscrire dans un tout autre registre qui fait référence à la fois à son ouverture politique et à ses capacités de coopération politique et civile essentiellement.

Fort de ces considérations générales et contextuelles, ce débat devient, en plus d'un débat sur la politique de sécurité, un débat démocratique sur les priorités politiques à privilégier pour notre pays, par voie de conséquence un débat sur l'allocation des ressources en matière justement de politique publique. C'est là, de mon point de vue, que le bât blesse.

En effet, après «Armée 95», voici «Armée XXI». «Armée XXI» est un modeste lifting inscrit dans une continuité historique, alors qu'il faudrait une rupture fondamentale dans l'approche de notre armée et de ses perspectives de développement. «Armée XXI» découle de la réflexion de ceux qui ont continué, au cours des années nonante, de construire dans nos vallées des ouvrages militaires d'un autre âge, à coups d'investissements par centaines de millions de francs, les armements étant sans relation avec les dangers futurs, ou pire encore, pour des soldats qui n'existent plus, les travaux à peine terminés.

L'armée va donc continuer de jouer à la guéguerre dans les Alpes, générant, quoi qu'on en dise, des conflits récurrents, par exemple avec l'économie touristique et pour des effets sans commune mesure avec ses inconvénients, et ce alors que d'autres vantent et s'efforcent de vanter les mérites du développement durable. Le maintien de l'armée aboutit aussi à un programme d'investissements disproportionné qui choque la population à qui on supprime des bureaux de poste, à qui on réduit des rentes de veuves ou à qui on supprime des prestations de l'assurance-chômage. Par conséquent, ce qui est entrepris et ce qui nous est promis cimente le statu quo, statu quo relevant par ailleurs d'un passé révolu, comme l'ont développé tout à l'heure Mme Garbani et M. Cuhe notamment.

Devant si peu de leadership créatif, face au gaspillage de ressources financières publiques rares donc limitées qui en résulte, une large partie de la population – qui va bien au-delà de nos concitoyennes et concitoyens qui ont signé cette initiative populaire – exprime à la fois son mécontentement et sa frustration, car elle ne comprend pas, elle ne comprend plus, et je m'en fais ici le relais.

En disant oui à cette initiative populaire, nous entendons reconsidérer la politique envisagée et manifester la nécessité d'établir des priorités, de véritables priorités dans l'utilisation des deniers publics. La réalité vécue n'est en effet plus admissible. Nous voulons une politique de sécurité en adéquation avec la Suisse de demain, et non avec la Suisse d'hier.

Antille Charles-Albert (R, VS): En préambule, je voudrais faire une remarque sur le titre de l'initiative, qui pour moi est trompeur. Je pense que tout le monde peut être d'accord avec l'objectif de la première partie du titre qui dit: «Pour une politique de sécurité crédible». Par contre, je me demande si le Conseil fédéral n'aurait pas dû faire modifier le titre aux initiateurs avant de déclarer la validité de l'initiative. Lors de la votation populaire, il faudra démontrer ce qui se cache derrière ce titre, et surtout ne pas oublier la deuxième partie qui, elle, est beaucoup plus claire, car elle dit bien «une Suisse sans armée». Le maintien d'une armée suisse adaptée à notre temps est nécessaire, même si la mission de défense fait l'objet d'une nouvelle pondération. Celui qui vit avec l'illusion de la paix totale sur notre planète ne peut pas commencer par désarmer un petit pays comme la Suisse qui, il est vrai, n'a plus été attaqué depuis des siècles.

Croire que les puissances du monde vont suivre notre modèle, une fois l'armée abolie, est inconscient. Au contraire, cela se traduirait par un plus grand isolement sur le plan international, dans la mesure où la coopération internationale ne serait plus possible dans de nombreux domaines importants du point de vue de la politique de sécurité, ou serait en tout cas fortement restreinte.

Il y a sur notre planète aujourd'hui sûrement 200 armées bien équipées. Avec l'évolution technique et technologique de l'armement, ces armées sont en train de se renforcer. Le nombre de troupes de guérilla dans différents endroits du monde a plutôt tendance à augmenter qu'à diminuer. Les conflits ne se font plus entre Etats, mais plutôt entre ethnies, voire pour des raisons économiques ou même religieuses. Ces conflits peuvent se passer à l'étranger, dans un pays qui n'est même pas concerné: une explosion à Tokyo ou à New York; un dynamitage de métro à Paris ou à Londres; voire une occupation d'une ambassade à Genève ou à Berne. Dans ce contexte, il est impensable de supprimer notre armée, qui de plus joue certainement un rôle de dissuasion par rapport à ce genre d'attentat.

Approuver cette initiative ne permettrait plus à notre pays d'assumer ses obligations constitutionnelles. La survie de la nation, son indépendance; la défense du territoire et la protection de la population ne seraient plus assurées. De plus, l'acceptation de cette initiative affaiblirait la Suisse face aux risques qui subsistent et l'empêcherait de participer de manière efficace à des activités de soutien de la paix.

A ce propos, dans son contenu cette initiative contient une contradiction.

En effet, elle demande la suppression pure et simple de l'armée avec l'interdiction de maintenir toute activité telle que cours de répétition ou écoles de recrues, mais précise que la participation armée de la Suisse à des activités internationales en faveur de la paix à l'étranger n'est pas interdite. Il faut se demander par quelles dispositions on va exécuter de tels mandats. Une telle participation ne peut pas avoir lieu sans la mise sur pied de formations instruites à cet effet. Mais alors par qui, puisqu'il n'y aura plus de formations militaires et plus d'armée, puisque toutes les activités militaires sont interdites, seront formés ces contingents?

Enfin, approuver cette initiative ébranlerait notre crédibilité d'Etat neutre, stable et indépendant. Nous serions contraints de garantir notre sécurité en envisageant une alliance militaire avec d'autres pays, ce qu'une part de Suissesses et de Suisses ne veulent pas. Nous verrons d'ailleurs le verdict de la votation sur la coopération dimanche prochain. La Suisse ne veut pas se placer dans une situation de dépendance, comme d'ailleurs tous les pays qui nous entourent. Sans forces armées propres, cela équivaldrait immanquablement à nous placer dans une situation de dépendance politique et à abandonner ainsi la neutralité.

Pour toutes ces raisons, je vous propose de suivre le Conseil fédéral et le Conseil des Etats et de recommander au peuple et aux cantons le rejet de cette initiative populaire.

Leutenegger Oberholzer Susanne (S, BL): Die Armee hat sich für eine neue Strategie entschieden. Die Mannschaftsstärke wird massiv reduziert, neu werden nicht mehr zwölf Millionen Dienstage pro Jahr geleistet, sondern rund sechs Millionen. Parallel dazu wird die Armee mit unsinnigen Ausgaben hochgerüstet. In den nächsten fünfzehn Jahren will das VBS für rund 30 Milliarden Franken Rüstungsgüter beschaffen. Im Bundesrat bleibt selbst der freisinnige Wirtschaftsminister in der Minderheit, der öffentlich eine Beschränkung der Militärausgaben auf vier Milliarden Franken gefordert hat. Heute stellt – es hat zwar lange gedauert – selbst der Präsident der Zürcher SVP fest, dass die Armee sehr viel Geld kostet.

Die hohen Kosten haben mehrere Gründe:

1. Die Armee will ihre militärischen Einsätze im Ausland verstärken. Sie will logistisch in der Lage sein, überall auf der Welt mit bis zu 800 Offizieren und Soldaten eingreifen zu können.

2. Parallel dazu soll die Armee mit hohem technischem Aufwand einerseits Nato-kompatibel gemacht werden und andererseits den Schein der Selbstständigkeit wahren.

Eigentlich müssten wir die heutige Debatte am kommenden Montag führen, denn am Montag wird klar sein, ob das Volk den Weg in Richtung eines vermehrten militärischen Engagements, den Weg in Richtung einer mehr oder minder versteckten Nato-Integration, gehen will oder eben nicht.

Ich war bei der Beratung der ersten Volksinitiative der GSÖA 1988 in diesem Rat. Positiv festzustellen ist, dass die Debatte heute ideologisch wesentlich entschlackt ist. Damals hat nur eine kleine Minderheit im Rat diese Vorlage unterstützt. An der Urne aber stimmten dann fast 36 Prozent der Schweizerinnen und Schweizer dafür. Über eine Million Schweizerinnen und Schweizer, die dem damaligen EMD mehr als einen Denkmittel verpasst hatten, bewirkten in der Schweiz einen ersten Kulturschock.

Ich bin der festen Überzeugung, dass es unabhängig vom Resultat des Abstimmungswochenendes einen zweiten Kulturschock braucht.

Ein Blick auf Österreich genügt, um das zu begreifen. In Österreich ist die politische Rechte an der Macht. Es käme weder Schüssel noch Haider in den Sinn, die österreichischen Militärausgaben, die – wenn wir es volkswirtschaftlich betrachten – viermal tiefer als in der Schweiz liegen, relevant zu erhöhen. Der Grund: Es gibt selbst für das militärisch weit stärker exponierte Österreich keine absehbare Bedrohung. Das gilt erst recht für die Schweiz. Die Bedrohungen der Schweiz sind bekannt; Herr Bundesrat Schmid hat sie in einer Vortragsreise durch die Schweiz – ich hatte das Vergnügen

gen, in Roggwil selber dabei zu sein – mit schönen farbigen Folien präsentiert.

Die Bedrohungen sind ziviler Natur. Es sind primär ökologische und technologische Katastrophen. Die grössten Konfliktsachen weltweit sind vor allem die globalen Disparitäten, der Hunger, der Mangel an elementaren Gütern für den Grossteil der Menschen in dieser Welt. Auf diese Probleme gibt es keine militärischen Antworten. Die Armee ist nicht eine Antwort auf diese Probleme, sondern ein Teil davon.

Die Initiative der GSoA gibt die richtige Antwort auf die realen Gefahren der Welt. Sie setzt auf zivile Konfliktlösungen und setzt dafür auch die nötigen Mittel frei. Wir setzen auf eine kohärente zivile Logik. Deshalb stimme ich der Initiative zu und lehne am kommenden Wochenende die beiden Militärvorlagen mit Überzeugung ab, die bloss mit schädlichen Auslandseinsätzen und Waffen der Armee eine neue Legitimation verschaffen wollen.

Doch ich mache mir keine Illusionen: Der Denkprozess in diesem Rat ist wesentlich langsamer, und das Resultat ist absehbar. Die Mehrheit in Bundesrat und Parlament wird weitermachen wie bisher. Gerade deshalb braucht die GSoA-Initiative hier im Rat ein gutes Resultat. Gerade deshalb wird die GSoA-Initiative auch an der Urne ein gutes Resultat erzielen. Denn es braucht offenbar mehrere Schocktherapien, bis in der Armeefrage auch in der Schweiz endlich Vernunft einkehrt.

Goll Christine (S, ZH): Macht eine Armee heute überhaupt noch Sinn? Wenn es nach dem Bundesrat geht, dann soll diese Frage heute am liebsten gar nicht mehr gestellt werden. Umfang und Inhalt des Botschaftstextes sind dürftig und legen dem Parlament nahe, unbequeme Fragen und Anliegen möglichst rasch abzuserbieren.

Überhaupt über die Abschaffung der Armee abstimmen zu lassen schien Ende der Achtzigerjahre noch ungeheuerlich und wurde als Hirngespinnst abgetan. Damals, um einige Aussagen der Botschaft zur ersten Initiative der GSoA zu erwähnen, sah der Bundesrat die Armeeabschaffung im Widerspruch zu «allen Erfahrungen der Welt- und Schweizer Geschichte». Damals beklagte der Bundesrat die Initiative als «fundamentalen Bruch mit unseren Traditionen und dem Staatsverständnis des Schweizervolkes». Damals rühmte der Bundesrat den Militärdienst als «bedeutsamen nationalen Integrationsfaktor» und die Armee als «unabdingbar für die Durchsetzung der Staatsgewalt».

Die Abstimmung vor zwölf Jahren mobilisierte 69 Prozent der Stimmberechtigten, und die Volksinitiative der GSoA erreichte einen nie erwarteten hohen Jastimmenanteil. Die Volksabstimmung war damals keine Unverschämtheit, sondern eine demokratische Selbstverständlichkeit. Die Initiative der GSoA, über die wir heute beraten, ist kein taktischer Fehler, sondern ebenfalls eine demokratische Selbstverständlichkeit.

Die SP hat sich immer für eine Konfliktpolitik eingesetzt, die ein ziviles Engagement in den Vordergrund stellt und die Möglichkeiten ziviler Konfliktbearbeitung verstärkt. Die SP befürwortet, dass die Schweiz einen starken Einsatz zur Friedenssicherung auf internationaler Ebene und in internationaler Zusammenarbeit leistet. Deshalb steht für uns auch die Volksinitiative «für den Beitritt der Schweiz zur Organisation der Vereinten Nationen (Uno)» im Vordergrund. Die SP will insbesondere auch die finanziellen Mittel zugunsten ziviler Friedensprojekte umverteilen.

Der Rüstungswahnsinn grassiert nicht nur ausserhalb unserer Landesgrenzen. Auch das VBS will in den nächsten Jahren locker 30 Milliarden Franken in Rüstungsgüter investieren, die bereits nach kurzer Zeit wieder auf dem Schrotthaufen landen werden. Die Rüstungsausgaben eines einzigen Tages auf dieser Welt könnten weit über 30 Millionen Menschen vor dem Hungertod bewahren. Auf internationaler Ebene jedoch stehen kaum Mittel für die Früherkennung und die Bekämpfung der Ursachen von Konflikten zur Verfügung.

All diese zentralen Fragen werden durch diese Volksinitiative aufgeworfen. In den Augen des VBS sind die Initianten und Initiantinnen heute nicht mehr unverschämt, sondern nur noch illusionär. Die neue Gelassenheit, die bereits den Botschaftstext prägt und auch in der heutigen Debatte zum Ausdruck kommt, ist nichts anderes als der Versuch, die berechnete Frage der Armeelegitimierung und die Verteilungsfrage zu unterdrücken. Diese Haltung ist eine Weigerung, solche Fragen zu beantworten. Die Frage nach dem Sinn der Armee jedoch darf – ja, muss sogar – immer wieder neu gestellt werden.

Deshalb werde ich der Volksinitiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee» zustimmen.

Hollenstein Pia (G, SG): Dass ich die Volksinitiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee» unterstütze, wundert in diesem Saal ja wohl niemanden. Gründe für eine Schweiz ohne Armee gibt es genügend. Die Schweiz ohne Armee könnte der Anfang eines globalen Projektes sein. Absatz 1 von Artikel 17 der Bundesverfassung heisst laut Initiativtext: «Die Schweiz hat keine Armee» – ganz einfach, weil es der sinnvollste Weg in die Zukunft ist.

Noch immer verschleudert die Schweiz mit der Armee und ihrem unsinnigen Apparat täglich fast 15 Millionen Schweizerfranken. Diese Mittel werden dringend für sinnvollere, nachhaltige Investitionen gebraucht. Durch die Abschaffung der Armee und die damit verbundene Aufhebung aller Leerläufe würden finanzielle Mittel frei, um die wirklichen Probleme anzupacken und damit einen weit sinnvolleren Beitrag für eine sozialere, gerechtere und damit auch für eine sicherere Schweiz zu leisten. Es würden auch Mittel frei, um endlich eine vermehrt ursachenorientierte Sicherheitspolitik aufzubauen.

Die Armeeabschaffung in der Schweiz macht Mittel und Energien frei, um sich vermehrt für die Grundrechte aller einzusetzen. Sie eröffnet die Möglichkeit für mehr Gerechtigkeit als Ziel eines globalen Projektes, dessen Ziel es ist, eine neue Sozialordnung durchzusetzen, eine verantwortungsvolle Beziehung zu den Ressourcen, zur Biosphäre und zum Kosmos aufzubauen, und dies mit demokratischen Mitteln und Methoden der Gewaltfreiheit. Dann wären die Armeemilliarden sinnvoll investiert.

Die Debatten hier im Rat über die Wunschkataloge des Militärs und die unsinnigen Rüstungskredite zeigten in den vergangenen Jahren auf, dass die Einkaufslisten den eigentlichen Bedrohungslagen nicht gerecht werden. Auch die Trenderhebung in der Jahresstudie Sicherheit der ETH Zürich (Spillmann, Wenger, Haltiner) vom letzten Jahr stellt fest, dass die Bevölkerung die in der Schweiz klassischen Armeefunktionen der Landesverteidigung und des inneren Ordnungsdienstes eher auf dem sinkenden Ast sieht.

Fazit Seite 149: «Zunehmend wichtiger werden nach Ansicht der Mehrheit der Befragten Polizeiaufgaben im Inland und Ausland sowie nonkombattante Rettungs- und Schutzaufgaben bei zivilisatorischen und ökologischen Risiken.» Dazu brauchen wir die Armee nicht.

Es gibt auch andere Studien, die belegen, dass die heutigen und künftigen Bedrohungen nicht im militärisch-kriegerischen Bereich liegen. Deshalb ist nicht nur das Vorhaben, in den nächsten 15 Jahren zusätzliche 30 Milliarden Franken für das Militär zu «verlochen», sondern sind auch die täglich fast 15 Millionen Franken Ausgaben für den Armeeapparat ein Verhältnisblödsinn erster Güte. Weil für den Militärapparat Gelder verschleudert werden, fehlen die finanziellen Mittel für sinnvolle, wirkungsvolle Friedensprojekte.

Die Armee ist auf der Suche nach einer neuen Legitimation und neuen Aufgabenfeldern. Die Vorschläge gemäss «Armee XXI» gehen jedoch von einem falschen Konfliktverständnis aus, nämlich «Sicherheit durch Kontrolle, mit der Armee haben wir es im Griff». Konflikte werden vor allem in militärischen Kategorien gesehen, die Politik kommt zu kurz. Ein weiterer Aspekt: Die Initiative ist auch wertvoll, weil sie Gelegenheit bietet, um über geschlechterspezifische Auswirkungen von Militarismus, über die Zusammenhänge von

Krieg, Gewalt und Geschlecht nachzudenken. Die feministische Sichtweise erkennt, dass die Armee ein Sicherheitsrisiko ist und bleibt, auch wenn sie halbiert oder reformiert würde. Die Armee bietet Frauen keine Sicherheit vor Männergewalt, im Gegenteil: sie verstärkt deren Ursachen, senkt die Schwelle zur Gewaltbereitschaft und fördert Gewaltverhältnisse, die unseren Zielen wie Frieden und Gerechtigkeit eindeutig zuwiderlaufen.

Den Argumenten gegen die Initiative ist entgegenzuhalten, dass Artikel 17 der Bundesverfassung laut Initiativtext auch einen Absatz 3 umfasst. Er lautet: «Bisher von der Armee wahrgenommene zivile Aufgaben wie Hilfeleistungen für Katastrophenschutz oder Rettungsdienste werden von den zivilen Behörden des Bundes, der Kantone und der Gemeinden übernommen.»

Hilfeleistungen bei Katastrophen werden also auch weiterhin gewährleistet bleiben; diese Dienste werden aber – weil durch zivile Organisationen wahrgenommen – viel billiger zu stehen kommen. Weil professionell und nicht mit Zwangsverpflichteten gearbeitet werden kann, werden sie deshalb auch qualitativ hoch stehend sein.

Liebe bürgerliche Kolleginnen und Kollegen: Springen Sie doch über Ihren eigenen Schatten, und erkennen auch Sie, dass die Philosophie «Je mehr Rüstung, desto mehr Frieden» ausgedient hat!

Teuscher Franziska (G, BE): Auf dem Papier hat die Armee heute noch drei Aufgaben: Landesverteidigung, Existenzsicherung und Friedensförderung.

Zur ersten Aufgabe, zur Landesverteidigung: Die autonome Landesverteidigung ist «passé», das hat selbst die Armee heute begriffen. Die Schweiz ist von Nato-Armeen umgeben. Es wäre schlicht absurd, den Verteidigungskrieg gegen die Nato zu planen. Die Widerstandsarmee, die sich Teile der SVP wünschen, taugt bestenfalls noch für das Freilichtmuseum auf dem Ballenberg.

Zur zweiten Aufgabe, zur Existenzsicherung: Existenzsichernde Einsätze wie Katastrophenhilfe im Inland sind eine Alibiübung für die Schweizer Armee. Dass auch Soldaten eine Schaufel in die Hand nehmen können, ist keine Rechtfertigung für die Existenz der Armee. Militäreinsätze als Katastrophenhilfe sind viel zu teuer. Diese Leistungen könnten von zivilen Akteuren zu einem Bruchteil der Kosten übernommen werden.

Zur dritten Aufgabe, zur Friedensförderung: Dazu braucht es die Schweizer Armee am wenigsten. Weltweit werden rund 800 Milliarden Franken für Armeen und Rüstungen und keine 20 Milliarden für Gewaltprävention und zivile Konfliktbearbeitung ausgegeben. Auf internationaler Ebene ist ein verstärkter und solidarischer Beitrag der Schweiz durchaus gefordert. Nur liegt dieser nicht im militärischen Bereich, sondern im zivilen.

Die Analyse der Aufgaben der Schweizer Armee zeigt klar: Die Schweizer Armee ist heute eine arbeitslose Institution, welcher die Aussteuerung droht. In der gesamten Diskussion um die «Armee XXI» und bei der Militärgesetzrevision geht es im Wesentlichen darum, ein mehr oder weniger sinnvolles Beschäftigungsprogramm für die Armee zu finden. Wer wie der Bundesrat in den nächsten 15 Jahren 30 Milliarden Franken für Aufrüstung ausgeben will, obwohl weit und breit kein Feind in Sicht ist, muss ein Interesse daran haben, dass die Schweizer Armee neue Aufgaben wie beispielsweise die Nato-geführten Einsätze in Kosovo zugestanden bekommt. Denn diese dienen dazu, dass die Schweizer Armee überleben kann.

Die Menschen in Konfliktregionen wären aber viel mehr auf einen wirksamen Beitrag für wirtschaftliche und soziale Aufbauhilfe angewiesen. Es ist absurd: Für den Balkan-Stabilitätspakt, der den Wiederaufbau finanzieren will, sind für die nächsten fünf Jahre insgesamt 3,5 Milliarden Franken bestimmt. Das ist weniger als die Hälfte des Betrages, welcher die Militärpräsenz der Nato jährlich kostet.

Seien wir realistisch: Es gibt für die Schweizer Armee zwei Alternativen: entweder Nato-Ausrichtung oder Armeaab-

schaffung. Bei der Option Nato-Ausrichtung geht es nicht um den Beitritt der Schweiz zur Nato, denn daran hat weder die Nato noch die Schweiz ein Interesse. Damit die Nato ihre Politik legitimieren kann, ist sie ganz zentral auf die Kooperation mit Nicht-Nato-Staaten angewiesen. Es ist für die Nato eine interessante Perspektive, wenn sich das Nicht-Nato-Land Schweiz an einer Nato-geführten Konfliktpolitik beteiligt. Die «Armee XXI», die Militärgesetzrevision, über die wir am nächsten Sonntag entscheiden werden, und die 30 Milliarden Franken Rüstungsplanung sind klar auf diese Nato-Perspektive ausgelegt. Diese Perspektive würde eine Aufrüstungsdynamik beinhalten.

Weiter hat die Frage, wo die Nato auf dieser Welt militärisch interveniert, nichts mit dem Ausmass von Menschenrechtsverletzungen zu tun, sondern mit Interessenpolitik. Ich will weder eine Aufrüstung noch eine Einbindung in eine interessegebundene Interventionspolitik. Daher lehne ich diese Option ab.

Die andere Alternative für die Schweizer Armee ist die einzig glaubwürdige: Schaffen wir die Schweizer Armee ab, bauen wir den Beitrag der Schweiz zur zivilen Konfliktbearbeitung aus! Die Schweiz braucht keine Armee, auch die Welt braucht keine Schweizer Armee. Die Welt braucht einen Beitrag zum Abbau der Konfliktursachen, zivile Hilfe, einen Ausbau der Entwicklungszusammenarbeit und gerechtere Handelsbeziehungen. Wir wollen einen verstärkten Beitrag der Schweiz auf internationaler Ebene, aber einen Beitrag, der sich am Interesse der Menschen orientiert, die von den Konflikten betroffen sind, und nicht einen Beitrag, der sich am Interesse der Schweizer Armee orientiert. Wer für eine glaubwürdige Friedens- und Sicherheitspolitik mit Zukunft eintritt, sagt Ja zur Initiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee».

Schwaab Jean Jacques (S, VD): Je fais partie des socialistes apparemment peu nombreux, en tout cas peu représentés jusqu'à maintenant à cette tribune, qui sont acquis à la défense nationale. Cela ne signifie pas que je considère que la force soit une solution, mais, au contraire, qu'elle n'est toujours qu'un moindre mal et, encore, lorsque je dis «moindre», c'est vraiment avec beaucoup de réserves, et qu'elle ne doit être utilisée que comme dernier moyen, comme ultima ratio. On se souvient dans quelles conditions le Parti socialiste s'est rallié à la défense nationale, à la suite de quel débat houleux et difficile, mais surtout jamais définitivement terminé, parce que jamais résolu non plus, cet éternel et cornélien dilemme entre la force et la violence ou, au contraire, la non-violence, ce dilemme de la défense légitime contre le pacifisme.

Mais si, à gauche aussi, on trouve des représentants qui sont d'accord avec le maintien d'une armée, ça n'est pas un accord naïf, c'est un accord extraordinairement critique, sur lequel nous devons nous entendre pour une armée qui soit respectueuse, d'abord, des principes démocratiques et qui applique, en premier lieu, un très strict respect des missions qui lui sont assignées, mais aussi une proportionnalité très stricte des moyens à mettre en oeuvre.

L'expérience militaire, pour ceux qui ont fait du service, comme on dit chez nous, montre que l'armée est le lieu privilégié d'un certain nombre de dérives dans la confusion, par exemple, de l'intérêt de certains ou de certaines classes de la population avec l'intérêt général, de dérives, aussi, avec une certaine arrogance contre toute critique, que l'on trouve volontiers parmi les responsables de notre armée et qui découle, du moins j'en ai le sentiment, d'une absence de doutes de ces militaires. On s'en rend compte lorsqu'on annonce, à quelques jours de discuter de l'initiative dont nous parlons aujourd'hui, sans sourciller, 30 milliards de francs d'investissements pour ces prochaines années, précisément au moment où, comme l'a rappelé M. Rossini tout à l'heure, on coupe dans l'AVS, dans l'assurance-chômage et dans combien d'autres domaines encore.

Un autre exemple est donné par cette qualification définitive d'idéalisme des pacifistes que l'on trouve dans l'exposé des motifs du Conseil fédéral.

Or, aujourd'hui, les doutes sont plus nécessaires que jamais, parce que bien sûr la situation stratégique et politique a changé, tout le monde l'a dit. C'est donc le moment où jamais de se poser de vraies questions sur le sens, la mission et les moyens d'une défense militaire. Cette réflexion, qui est indispensable, ne doit pas se limiter à celle des casques à pointe du landerneau militaire, puisqu'il s'agit non pas de convaincre ceux-là qu'ils ont raison, mais bien toutes les couches de la population que le GSsA n'a peut-être pas, lui, tout à fait raison. Pour cela, vous devrez prendre en compte aussi les avis critiques qui émanent de la gauche et ne plus considérer que les socialistes qui s'opposent à cette armée ne sont, finalement, que quantité négligeable. Alors, «Armée XXI» sera une bonne occasion de montrer que vous avez cette volonté, Monsieur le Conseiller fédéral. Ceux qui refusent l'initiative populaire aujourd'hui auront, à mon sens, une légitimité accrue pour participer pleinement à ces discussions, tout comme d'ailleurs ceux qui aujourd'hui ou demain diront oui à l'envoi de troupes armées à l'étranger, eux aussi avec de nombreuses réserves.

Nous attendons clairement que ces avis soient écoutés. C'est la contrepartie de notre refus de cette initiative. Puis, à défaut, Monsieur le Conseiller fédéral, il y aura certainement une nouvelle initiative. On a rappelé tout à l'heure que les mentalités avaient évolué – je crois que c'est M. Zäch qui l'a dit – et qu'au fond la deuxième initiative du GSsA ne fait plus scandale. Peut-être que la troisième, si l'on n'écoute pas les critiques, ne fera pas de scandale, mais fera un tabac.

Voilà, les choses sont dites. C'est dans ces conditions, avec ces réserves que, personnellement, je dirai non à l'initiative.

Lustenberger Ruedi (C, LU): Wir führen heute eine sicherheitspolitische Debatte, die alles andere als ein Spiegelbild der gegenwärtigen Diskussion zu den beiden Militärvorlagen ist, die am Wochenende zur Abstimmung kommen.

Heute prallen Feuer und Wasser wieder in ihren physikalischen Gesetzmässigkeiten aufeinander. Das gleiche Feuer und das gleiche Wasser, welche sich im Abstimmungskampf zu einer in der Tat unheiligen Allianz verbunden haben – diese politisch fast unmögliche Verbindung –, lösen sich in diesem Saal wieder in ihre ursprüngliche Form auf. Ein unmögliches Molekül wird wieder in seine Elemente zerlegt und zeigt sein wahres Wesen.

Weder ich selbst noch die CVP sind heute in einem Dilemma wie die SP, die nicht weiss, ob sie in Zukunft eine Armee will oder nicht. Ich brauche weder einen Kulturschock, noch frage ich mich, ob und in welcher Form wir die Armee beibehalten wollen.

Ich vermische andererseits nicht die Frage der Glaubwürdigkeit unserer Armee mit jener des freiwilligen Engagements zugunsten friedensfördernder Einsätze im Ausland, wie dies die Auns tut. Ich stehe für eine Schweiz mit einer Armee ein, für eine Armee, wie sie der Bundesrat in seinem sicherheitspolitischen Verständnis sieht.

Deshalb empfehle ich die Volksinitiative zur Ablehnung und bitte Sie, das ebenfalls zu tun.

Wyss Ursula (S, BE): Opfern wir unsere Schweizer Söhne für fremde Händel, wenn wir am 10. Juni 2001 ein Ja zu den Militärvorlagen in die Urne legen? Geben wir die Schweiz schutzlos allen Gefahren preis, wenn wir zu dieser Armeeabschaffungs-Initiative Ja sagen? Dies zu behaupten wäre ungefähr so töricht wie zu sagen, wir stürzten uns in den Hungertod, nur weil wir unseren Fleischkonsum ein bisschen einschränken.

Mein Ziel ist eine engagierte Friedenspolitik, nicht nur im Dienste unserer eigenen Sicherheit, sondern genauso im Dienste bedrohter Zivilbevölkerungen, dort, wo sie unseres Schutzes und unserer Unterstützung bedürfen.

Im Gegensatz zur GSoA sage ich darum Ja zur Vorlage, über die wir am 10. Juni 2001 abstimmen. Ich sage aber auch Ja zur GSoA-Initiative. Ich stehe ein für eine Friedens- und Sicherheitspolitik, für welche die internationale Solidarität kein leeres Wort ist. Genauso entschieden kämpfe ich

gegen eine Schweizer Armee, deren strategische Ausrichtung noch immer von einem Feindbild aus den dunklen Tagen geprägt ist, als der Feind noch hinter jedem Grenzzaun lauerte und drohte. Aus der Geschichte lernen heisst auch zu erkennen, dass es nicht die mit Sturmgewehren bewaffneten Mannen am Gotthard und an der Basler Rheinbrücke waren, welche die Schweiz vor dem Einmarsch der Nazis bewahrten.

Vor allem aber heisst es zu erkennen, dass die Welt heute eine andere ist. Die Initiativgegner mögen doch bitte sagen, wo heute, am Anfang des 21. Jahrhunderts, der Feind ist. Welcher Feind sollte denn von unserer 4 Milliarden Franken teuren Armee und von 200 000 Mann und einigen Frauen abgehalten werden? Wehren wir uns gegen einen Angriff des deutschen Nachbarn im Norden? Oder gegen einen Überfall der mittlerweile gerade einmal 5000 Mann und Frau starken österreichischen Armee, etwa mit einem Feldweibel Haider an der Spitze? Ich bitte Sie! Unsere Nachbarn sind längst unsere Freunde. Auch ein Jörg Haider federt lieber telegen im knallbunten Nike-Springer-Outfit am Bungeeseil, als im Tarnanzug am Fallschirm über Rorschach oder St. Gallen niederzugehen.

Die EU hat uns ein politisch stabiles Europa beschert, in dem ein Krieg unter den Mitgliedstaaten undenkbar ist. Oder erwartet etwa jemand den militärischen Einmarsch der europäischen Streitmächte, welche unser heiliges Bankgeheimnis knacken wollen? Wenn heute ein Krieg vorstellbar ist, der die Schweiz existenziell bedrohen könnte, dann wäre dies nur das globale Armageddon, gegen welches weder Eigenrüstung noch die alten Allianzsysteme helfen, sondern nur neue Systeme kollektiver Sicherheit, wie Uno und OSZE sie vorsehen. Bleiben wir also auf dem Boden der Realität, wappnen wir uns gegen organisierte Kriminalität, gegen zivile und ökologische Katastrophen!

Willy Brandts Kniefall vor dem Soldatendenkmal in Warschau, John F. Kennedys berühmte Solidarisierung mit der Bevölkerung der Frontstadt Berlin oder auch Bundesrat Ogis Eierkochen – wir alle wissen es: Oft geht es in der Politik um Symbolik. Auch bei dieser Abstimmung werden wir weitgehend eine symbolische Entscheidung treffen.

Stehen wir wirklich für eine Verteidigungsarmee ein, die an jeder Realität vorbei immer noch auf den Angriff einer imaginären feindlichen Macht wartet? Stehen wir wirklich ein für grössenwahnsinnige Rüstungsausgaben in der Höhe von 30 Milliarden Franken? Oder sagen wir Ja zur Initiative für die Abschaffung dieser Armee und für ein verstärktes friedenspolitisches Engagement der Schweiz, welches auch die entwicklungspolitische Zusammenarbeit und Hilfe mit einschliesst? Verwenden wir einen Teil des Schweizer Reichtums für die weniger privilegierten Menschen dieser Welt, anstatt sie für ein veraltetes Militärkonzept, zudem ein Fass ohne Boden, zu investieren!

Schluer Ulrich (V, ZH): Ich möchte Sie nach Ihrer weit in die Vergangenheit ausgreifenden Lagebeurteilung kurz fragen: Welchem Geschichtsbuch haben Sie entnommen, dass die Schweizer Mannen während des Zweiten Weltkrieges mit dem Sturmgewehr auf dem Gotthard gestanden sind?

Wyss Ursula (S, BE): Ich habe nie von Sturmgewehren auf dem Gotthard gesprochen. Etwas finde ich aber ganz wichtig: Die Schweiz ist heute von Freunden umgeben. Wir leben heute nicht mehr in einer Welt, in der wir unsere Alpen mit welchen Gewehren auch immer schützen müssen.

Hess Bernhard (-, BE): Es betrübt mich als Patrioten, in welch unrühmlichem Zustand sich die Armee derzeit teilweise präsentiert. Soldaten, ja Korporale mit «Haarnetzli»; Rekruten, welche vor einem 10-Kilometer-Marsch mit dem Handy weinerlich dem Mami oder der Freundin telefonieren; Wehrmänner, welche bekifft an Schiessübungen teilnehmen; Generäle, die ihre berufliche Erfüllung einzig noch darin sehen, sich von Nato-Kollegen anerkennend auf die Schulter klopfen zu lassen.

Als Gipfel der Peinlichkeiten empfinde ich jedoch einen Verteidigungsminister, der sich kürzlich im Zusammenhang mit der misslungenen Revision des Militärgesetzes wehklagend an die Hofberichterstattungsmedien wandte und sich weinerlich über ein paar anonyme «Briefli» mokierte. Ich frage mich: Wie will unser oberster Verteidiger, Bevölkerungsschützer und Sportler denn eine wirkliche Kriegs- oder Katastrophensituation meistern, wenn er schon in einem etwas härter geführten Abstimmungskampf weich wird wie ein Ei? Ich und die überwiegende Mehrheit der Schweizer Demokraten sind bis zu diesem Zeitpunkt hundertprozentig hinter der Schweizer Armee gestanden, welche sich bisher einzig als kompromissloser Verteidiger der Unabhängigkeit und Unversehrtheit der Schweiz verstand. Eine Nato-Erfüllungsgehilfenarmee, welche auf die Funktion eines amerikanischen Hilfssheriffs degradiert wird, lehnen wir entschieden als unwürdig ab. Die Schweizer Armee soll auch zukünftig in der Lage sein, sich gegen sämtliche gewaltsamen Übergriffe wehren zu können. Deshalb brauchen wir eine gut ausgestattete Widerstandsarmee.

Die Militärpotenziale sind infolge der Entwicklungsschritte der Schwellenländer tendenziell wieder zunehmend. Die Zahl der Guerillatruppen im Nahen und Fernen Osten, im Kaukasus, in Afrika nimmt jährlich zu statt ab. Fast alle diese Kampfverbände operieren heute nicht mehr im klassischen Krieg Staat gegen Staat, sondern in ethnischen, religiösen, wirtschaftlichen und gesellschaftspolitischen Konflikten. So tragen sie ihre Auseinandersetzungen leider zunehmend auch ins unbehelligte Ausland und somit auch in unser Land. Sprengungen von bewohnten Gebäuden, Bombenanschläge auf Menschen oder auf Untergrundbahnen, Botschaftsbesetzungen in Bern, Genf oder Zürich mit Schiessereien mit Todesfolge sind vorgekommen. Sogar unser Hohes Haus wurde schon einmal Schauplatz eines solch unrühmlichen Anlasses.

Es gibt somit keinen einzigen vernünftigen Grund, den physischen Schutz der Schweiz und damit die Verteidigung unseres Landes preiszugeben. Die vorliegende neue Armeeabschaffungs-Initiative ist sorglos, unüberlegt und gefährlich und verdient deshalb eine klare Ablehnung.

Cuche Fernand (G, NE): Au début de ce débat, on a tenté de s'interroger sur l'homme nouveau; on n'a pas encore trouvé la réponse. Mais là, j'ai une question pour M. Hess. Vous avez fait allusion aux soldats qui ont de longs cheveux et qui auraient de la peine à marcher, à porter leur fusil et leur sac. On peut en déduire que les personnes avec des cheveux courts seraient beaucoup plus aptes militairement. J'aimerais savoir si vous basez ces constatations sur une étude sérieuse qui permette de venir étayer vos affirmations.

Hess Bernhard (-, BE): Zu meiner Zeit, als ich noch Dienst leistete, gab es tatsächlich einen «Haarbefehl». Ich finde, dass eine Armee in einem gewissen Sinn auch eine Dissuasionelement sein muss. Was man heute zum Teil sieht, ist eine Bourbaki-Armee.

Tschuppert Karl (R, LU): Im Gegensatz zu Frau Teuscher und Frau Wyss richte ich mich an Sie, meine Damen und Herren. Diese beiden Damen beginnen ja jeweils einfach ohne Anrede zu sprechen, sie reden ins Leere, und deshalb sind ihre Voten auch nicht so nachhaltig.

Die Initianten präsentieren ein untaugliches Rezept für eine veränderte Situation. Ich gehe noch weiter: Die Volksinitiative ist ein Ladenhüter ersten Ranges. Dass die Luft raus ist, beweist auch das kleine, erbärmliche Grüpplein von Befürwortern vor dem Bundeshaus. Ich glaube, Frau Leutenegger – sie ist auch nicht hier –, dieses Grüpplein ist nicht mehr fähig, eine Schocktherapie auszulösen, wie Sie das hier prophezeit haben.

Die Abschaffung der Schweizer Armee entsprach schon während des Kalten Krieges nicht den weltpolitischen Realitäten – und heute natürlich noch viel weniger. Das haben die Initianten auch bemerkt. Deshalb haben sie eine Verqui-

ckung mit der Volksinitiative «Solidarität schafft Sicherheit: für einen freiwilligen zivilen Friedensdienst (ZFD)» vorgenommen, die wir in der dritten Sessionswoche behandeln werden.

Der Vorwurf von Herrn Engelberger, wonach wir die beiden Volksinitiativen miteinander hätten behandeln sollen, ist eigentlich nicht so daneben. Die Initianten haben in der Zwischenzeit auch mitbekommen, dass es ohne ausreichenden Schutz meistens gar nicht möglich ist, im Fall humanitärer Katastrophen zivile Hilfe effizient zu leisten. Alle Experten und die in diesen Krisengebieten Direktbetroffenen beweisen das und sagen das x-mal.

Aber auch innenpolitisch hat unsere Sicherheitspolitik die Initianten längst überholt. Es scheint, als ob die verbleibenden GSoA-Exponenten die Entwicklung effektiv verschlafen haben. Es ist heute schon mehrmals gesagt worden, was seit der Ablehnung der ersten Abschaffungs-Initiative alles geschehen ist: «Armee 95», Sicherheitspolitischer Bericht 2000, «Sicherheit durch Kooperation», jetzt das Leitbild, dann das Gesetz für die «Armee XXI», das wir noch eingehend behandeln werden. Diese Reformschritte geben eine adäquate Antwort auf die neuen sicherheitspolitischen Herausforderungen der Zukunft.

Eine Armee hat in erster Linie den von uns gewollten Frieden zu verteidigen. Es soll uns nichts daran hindern, diesbezüglich auch etwas mehr zu tun. Unsere Armee aber abzuschaffen, bevor in Europa ein ausgewogenes und stabiles Kräftegleichgewicht geschaffen worden ist, ist verantwortungslos und illusorisch. Das wäre, wie wenn wir die Feuerwehr abschaffen würden, nur weil es ein Jahr lang nicht gebrannt hat, wissen wir doch allzu gut, dass sich Situationen schnell ändern können.

Ich bitte Sie, mit dieser unnötigen Initiative kurzen Prozess zu machen und sie zur Ablehnung zu empfehlen.

Gross Andreas (S, ZH): Sie können sich vorstellen, dass es mir nicht leicht fällt, zu dieser Volksinitiative zu sprechen. Ich bin vor vier Jahren aus der GSoA ausgetreten, als es klar war, dass sie diese Initiative lancieren würde.

Volksinitiativen sind in erster Linie Instrumente, mit denen man Politiken, Wandelprozesse, neue Ideen unter die Leute bringen und eine neue Politik aufbauen möchte. Ich bin überzeugt, dass diese Initiative den Wandel, der in Sachen Sicherheitspolitik im Gange ist, nicht beschleunigen wird. Im Gegenteil, diese Initiative wird all jene, die sich in letzter Zeit von einer nationalistischen, hoch militarisierten Militär- und Sicherheitspolitik zu einer offeneren, weniger militaristischen Politik bewegt haben, wieder zusammen mit den Unbeweglichen an den Ausgangspunkt zurückwerfen.

Diese Initiative wird den Wandel, der 1989 durch uns und durch die historische Wende ausgelöst wurde, nicht voranbringen, sondern eher behindern. Das ist vielleicht etwas, das bisher zu wenig zum Ausdruck gebracht wurde: Die Schweiz muss sich auch sicherheitspolitisch einem Mentalitätswandel stellen. Mentalität ist aber etwas, das sich ganz langsam wandelt. Sie wandelt sich nicht wie ein Lichtschalter, den man schnell von plus auf minus schalten kann. Ein Historiker hat einmal gesagt, die Geschichte der Mentalitäten sei die Geschichte der Langsamkeit.

Als Parlamentarier möchte ich aber angesichts dieser Initiative genau so Verantwortung übernehmen, wie ich als Bürger für diese Initiative keine Verantwortung übernehmen wollte. In dem Sinne ist eine Volksinitiative für einen Parlamentarier immer eine Einladung, in Alternativen zu denken, sich vorzustellen, ob es dort anders sein könnte, wo man möchte, dass es anders sein sollte.

In dieser Hinsicht gibt es für mich keine Änderung. Ich bin wirklich der Meinung, die Schweiz könnte ohne Armee mehr für den Frieden tun, sie könnte sich ohne Armee mehr engagieren. Daran hat sich nichts geändert.

In dieser Hinsicht gibt es in der Initiative einen Widerspruch, der die Herausforderung andeutet, mit der sich die Schweiz seit zehn Jahren konfrontiert sieht: die Einsicht wachsen lassen zu müssen, dass Frieden und Sicherheit eine Bezie-

hungsqualität sind, dass man die nur zusammen mit den anderen findet, und gleichzeitig diese Hochrüstung abzubauen, also zu entmilitarisieren und zu transnationalisieren. Deshalb dieser zweite Teil, der in der ersten Initiative noch nicht enthalten war, und der zum Ausdruck bringen will, dass man sich trotzdem engagieren muss.

Dieses Dilemma könnte man anders auflösen. Man könnte die Wehrpflicht abschaffen. Das wäre ein Reformschritt, der in vielen Staaten Europas ja bereits umgesetzt worden ist. Die Wehrpflicht ist nicht mehr nötig; es braucht nicht mehr so viele Soldaten, wie man lange geglaubt hat. Gleichzeitig könnte man diejenigen, die freiwillig Militär leisten möchten, dem Uno-Generalsekretär unterstellen, und die Uno würde die Sicherheit der Schweiz garantieren. Das ist auch eine Reformidee, die in vielen Staaten Europas diskutiert wird, vor allem in Schweden und in anderen Staaten, die ehemals eine ähnliche Neutralität wie die Schweiz kannten.

Als Gegenvorschlag taugt diese Idee noch nicht, weil sie natürlich eine Mitgliedschaft in der Uno voraussetzt. Aber das ist eine Perspektive, die an sich realreformerisch Sinn macht. Das ist zudem eine Perspektive, die wieder eine intellektuelle Herausforderung darstellen würde, was die Initiative, wie sie jetzt vor uns liegt, nicht mehr ist. Das ist eigentlich das Traurigste. Das ist der Beleg für den Eindruck, dass diese Initiative auch im Volk keine produktive Irritation mehr auslösen wird wie jene von 1985–1989. Viele stellen sich der Diskussion gar nicht mehr; sie fühlen sich gar nicht mehr herausgefordert.

Das andere wäre eine Art, wie man die Diskussion voranbringen könnte. Aber ich befürchte, dass das diese Initiative nicht schafft.

Chiffelle Pierre (S, VD): Je voudrais tout d'abord dénoncer le pseudo-machiavélisme de bazar qui a consisté à prévoir l'organisation de ce débat deux jours avant la votation sur l'armement des soldats suisses à l'étranger. Espère-t-on naïvement par cette manoeuvre grossière faire taire les voix critiques à l'égard de l'armée? Cette apogée de la condescendance militariste provoque en tout cas chez moi plutôt l'effet contraire. En tout état de cause, il se justifie pleinement, au vu de l'évolution de la situation stratégique depuis la première votation de 1989, de poser à nouveau la question de la nécessité de l'existence pour notre pays d'une armée aux coûts aussi exorbitants.

Se justifie-t-il de continuer à engendrer des coûts directs et indirects d'au moins 9 milliards de francs par année, au titre des prétendus besoins ainsi satisfaits, alors qu'une partie seulement des montants en jeu permettrait de remplir des tâches correspondant à des aspirations légitimes parfaitement concrètes et touchant réellement la vie quotidienne de toute la population? Je me contenterai de mentionner le financement de l'assurance-maternité, celui de la flexibilisation de la retraite ou encore celui du subventionnement accru du transfert des marchandises de la route au rail afin de rendre les conditions du trafic à nouveau supportables, sans parler de la panacée à tout déficit futur du budget fédéral.

A l'évidence, chacun admet que notre pays n'est plus et ne sera plus menacé militairement. Le rapport Brunner dit: «Les Etats pouvant à terme représenter un danger sont éloignés de notre pays et ne disposent pas des forces militaires conventionnelles de nature à nous menacer.» On peut discuter de l'importance du catalogue impressionnant de menaces d'autre nature que militaire, établi par la commission Brunner, mais une chose est certaine: ce n'est pas l'armée qui pourra nous en protéger. L'actualité nous rappelle d'ailleurs à chaque instant l'absence de toute menace sérieuse puisqu'on a, par exemple, renoncé à tous les cours de répétition prévus en 2002, à l'exception de ceux consacrés aux graves dangers pour la patrie que représentent Expo.02 et les championnats du monde de ski.

En réalité, les militaires mènent depuis quelques années une opération de marketing sans précédent pour tenter de se donner une nouvelle légitimité: aide en cas de catastrophe, garde d'ambassades et de centres de requérants

d'asile, etc. Ces opérations médiatiquement spectaculaires masquent ainsi qu'elles représentent moins de 1 pour cent du budget militaire, tout en camouflant 99 pour cent du solde.

Il tombe en outre sous le sens que confier ce type de tâches aux civils reviendrait beaucoup moins cher. Pour le reste, la population subit surtout les nuisances de la mégalomanie militaire telles que l'extension du cadastre du bruit de nombreux aéroports militaires, ou la rénovation de places de tir contre le gré des habitants concernés, sans oublier le cortège des tracasseries pour les particuliers et l'économie, résultant de l'accomplissement des obligations militaires. Pourtant, ces dernières années, même les plus sceptiques à l'égard de l'armée, dont je suis, ont tenté une discussion critique constructive, sans le moindre succès. Jamais le département ou la majorité de ce Parlement n'ont fait la plus petite concession ni accepté les plus modestes aménagements à leur conception de l'organisation de la chose militaire. Ils ont rejeté jusqu'au plus raisonnable et soigneusement motivé des amendements au programme d'armement. Ils ont vilipendé le terrain de négociation politique que représentait la «Halbierungs-Initiative». Heureusement, cela n'a empêché ni les Vaudois, ni les Genevois, ni les Neuchâtelois, ni les Juraissiens d'accueillir favorablement cette initiative.

Dès lors, à force de nous pousser dans les cordes, par exemple en provoquant la population avec l'annonce d'un budget militaire de 300 millions de francs supérieur à ce que l'on pouvait attendre et d'un programme d'armement faramineux de 30 milliards de francs sur dix ans, ne vous étonnez pas que nous finissions par nous rallier aux solutions les plus radicales. Devant le refus arrogant de toute discussion raisonnable, je ne vois pas d'autre solution que le soutien à l'initiative populaire «pour une politique de sécurité crédible et une Suisse sans armée», persuadé que son acceptation entraînerait des bienfaits collatéraux rapides, sans faire courir le risque d'un dommage quelconque à terme. D'ailleurs, l'expérience des conséquences du vote de 1989 permet de penser qu'un score honorable devant le peuple est le seul événement, plus que toute évaluation stratégique politique objective, qui soit susceptible, Monsieur le Conseiller fédéral, d'ébranler la suffisance du lobby militaire et de calmer son appétit boulimique.

Freund Jakob (V, AR): Ich möchte auf den Widerspruch zwischen der Armeearschaffung und der Erhaltung der Neutralität hinweisen. Ich bin überzeugt, dass der grösste Teil des Schweizer Volkes die Erhaltung der Neutralität befürwortet.

Im Vorfeld der laufenden Militärgesetzrevision wurde mir auch bewusst, dass die Neutralität immer wieder situativ angepasst werden kann. Die Grundlage dazu ist aber das Haager Abkommen von 1907. Darin sind die Pflichten der Immerwährenden Neutralität in Friedenszeiten festgeschrieben. So steht unter anderem: keine Kriege beginnen; im Frieden nichts unternehmen, was dem Staat die Erfüllung seiner Neutralitätspflichten im Kriegsfall verunmöglicht; alles tun, um seine Neutralitätspflichten erfüllen zu können. Dazu gehört auch die Abwehrpflicht. So steht: «Die Neutralität muss stets glaubhaft sein und mit allen zur Verfügung stehenden Mitteln verteidigt werden.» Daraus folgert: Wer neutral sein will, braucht eine glaubwürdige Widerstandsarmee; oder umgekehrt: Wer die Armee abschafft, ist nicht mehr glaubwürdig neutral.

Darum kämpfe ich für eine schlagkräftige und glaubwürdige Armee. Ich beantrage Ihnen, auch diese Armeearschaffungs-Initiative zur Ablehnung zu empfehlen.

Polla Barbara (L, GE): Il m'appartient donc de clore ce débat dans lequel, à quelques exceptions près, nous sommes tous d'accord, non seulement les partis bourgeois – contrairement à ce que nous écrit le GSsA dans son petit billet bleu de ce matin – mais même une grande partie du Parti socialiste.

En examinant l'initiative populaire «pour une politique de sécurité crédible et une Suisse sans armée», on hésite de

prime abord entre le plaisir et l'agacement. Plaisir tout d'abord parce que c'est magnifique de vouloir réduire les injustices, supprimer les conflits, promouvoir la démocratie, les droits de l'homme, la gestion non violente des conflits, l'égalité des chances et des relations équitables entre tous. Bien sûr, c'est utopique; mais la politique a aussi besoin d'utopie.

Mais l'agacement prime. Agacement tout d'abord parce que l'échec est programmé; la perte d'argent et de temps l'est aussi. C'est agaçant de voir que pour promouvoir la suppression des injustices et l'avènement de l'équité, on nous inflige une initiative qui n'a strictement rien à voir avec les buts proposés; on se demande d'ailleurs comment l'unité de matière a été retenue. Non seulement c'est une initiative qui n'a rien à voir avec les buts proposés, mais c'est la ènième initiative qui va dans ce sens; c'est le café froid de Mme Fetz. C'est presque à nous donner envie de déposer une initiative pour interdire le harcèlement des citoyens à coups d'initiatives identiques, redéposées dès qu'elles sont rejetées.

Echec programmé, car faut-il le rappeler, les Suisses veulent une armée digne de ce nom, c'est-à-dire une armée efficace capable de se défendre elle-même et capable de les défendre. Ils l'ont dit, ils l'ont redit, ils vont le répéter ce dimanche. Est-ce vraiment travailler pour la démocratie que de déposer une nouvelle initiative après toutes les initiatives similaires et rejetées, rappelées par mes préopinants?

Les Suisses veulent une armée, une armée moderne et bien équipée. Personnellement, d'ailleurs, je la voudrais plutôt mieux équipée, surtout en matériel de pointe et en capacité d'utilisation et de contrôle des nouvelles technologies de l'information dans les domaines militaire et politique. Ce n'est pas en proposant de supprimer l'armée pour éliminer les injustices que l'on va faire changer d'avis les citoyens suisses. Regardons ce qui se passe autour de nous. Dans les pays où la population oscille entre 5 et 10 millions d'habitants – l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la Suède –, tous ces pays travaillent à rendre leur armée plus efficace et plus moderne. Le Danemark a augmenté les effectifs de ses forces armées en 1989 et 1999. La Suède, pays neutre comme nous, peut faire état d'une défense militaire efficace conjuguée à un engagement très actif dans les missions de promotion de la paix et un équipement qualitativement excellent.

Voilà des pays différents, modernes, européens, qui de gauche, qui de droite, qui tous s'engagent pour la paix et qui tous ont une armée. Rien autour de nous sur quoi nous puissions prendre exemple pour aller dans le sens de la suppression de l'armée. D'ailleurs, s'il suffisait de supprimer l'armée pour atteindre les objectifs des initiants, cela se saurait.

Mais existe-t-il quelque part un modèle pour le GSa? Si oui, pourquoi n'en parle-t-il pas? Car ce modèle existe bel et bien: un petit pays, un peu plus petit que la Suisse, mais que ses habitants dénomment volontiers la Suisse de l'Amérique centrale. Le Costa Rica n'a plus d'armée depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Résultat: rien de catastrophique, certes; le Costa Rica existe toujours; c'est un pays démocratique et il n'a pas été envahi par les pays voisins. A-t-il servi d'exemple pour un désarmement plus actif? Mais non! La plupart d'entre nous ignorent même que le Costa Rica n'a pas d'armée. Il n'y a aucune raison objective de penser qu'il n'en aille pas exactement de même pour la Suisse. Par contre, le Costa Rica a perdu la position de leadership de l'Amérique centrale, à laquelle il tenait. L'équité n'est pas atteinte. Les injustices n'ont pas été supprimées. Le Costa Rica n'a plus été en mesure, par exemple, d'aider efficacement ses voisins lors des récentes catastrophes naturelles qui les ont touchés. Il a beaucoup de difficulté à s'engager pour la paix. Certains observateurs estiment même que les dysfonctionnements du système policier et de la justice costariciens ne sont pas sans rapport avec l'absence de l'armée.

En plus, les problèmes d'équité entre les sexes sont particulièrement aigus dans ce pays très patriarcal. Ce qui montre

aussi que la suppression de l'armée ne va en rien dans le sens d'une plus grande égalité des sexes. Bien au contraire, c'est probablement plus l'engagement des femmes dans l'armée, aux côtés des hommes, qui saurait viser cet objectif-là, témoin l'exemple d'Israël. Voilà probablement pourquoi le GSa ne parle même pas du seul exemple auquel il pourrait se référer.

Finalement, j'aimerais encore souligner que notre armée non seulement peut contribuer à la paix dans notre pays et autour de lui, qu'elle contribue à la structure et au fonctionnement même du pays, qu'elle sait intervenir en cas de catastrophe naturelle, mais aussi qu'elle est, justement, un facteur de diminution des inégalités. Car par le système de milice qui est le nôtre, l'armée offre en effet un terrain très intéressant de redistribution des chances devant une carrière militaire, un facteur que les initiants devraient au contraire valoriser au vu de leurs objectifs qui, je le répète, sont magnifiques. Cependant, pour atteindre ces objectifs le moyen proposé est tellement inadéquat que l'on en vient à douter de la réalité de ces mêmes objectifs.

Je vous remercie donc de bien vouloir rejeter cette initiative, comme toutes les autres qui l'ont précédée et toutes celles qui suivront probablement encore, notamment celle dont nous menace M. Schwaab, celle-là ce sera vraiment le café glacé.

Bühlmann Cécile (G, LU): Frau Polla, Sie sagten, dass es eine mögliche Strategie wäre, Frauen in die Armee einzubinden, um damit die Gleichstellung zu fördern und die patriarchale Haltung der Männer abzubauen.

Ich finde diese Idee mehr als tollkühn. Ist Ihnen nicht bekannt, wie häufig gerade in der Armee – z. B. in der US-Armee – Frauen massiv sexuell belästigt werden? Haben Sie Kenntnis von diesen Untersuchungen und Vorkommnissen?

Polla Barbara (L, GE): Je pense que la participation des femmes dans l'armée n'a pas pour conséquence une augmentation du harcèlement sexuel envers celles-ci ou un renforcement des différences sexuelles. Je connais bien la situation des femmes dans l'armée en Israël, parce que je m'y suis beaucoup intéressée et, si vous le souhaitez, nous pouvons en parler plus en détail. Je pense que ce n'est pas le lieu de développer ce sujet ici. Mais, je pense, par contre, que l'équité des rapports veut que les femmes s'engagent aux côtés des hommes dans tous les domaines d'importance politique et sociale, de notre pays et des autres et, à ce titre-là, je pense qu'Israël est un exemple à suivre.

Schwaab Jean Jacques (S, VD): Je vous aime bien, Madame Polla, mais alors, quand on veut poser des questions impertinentes, il faut d'abord écouter l'orateur. Dites-moi de quoi je vous ai menacée.

Polla Barbara (L, GE): Vous ne m'avez pas menacée personnellement! Vous avez dit que si nous ne suivions pas les exigences de ceux que vous représentez en termes de modernisation de l'armée et de modifications, de nouvelles initiatives de ce type allaient arriver prochainement. C'est le café glacé dont je parlais.

Bugnon André (V, VD), pour la commission: J'ai relevé deux ou trois contradictions au cours de ce débat et je voulais apporter un complément d'information par rapport à ces contradictions.

«De par sa propension à être injuste, l'homme a rendu la démocratie nécessaire; de par sa propension à être juste, l'homme a rendu la démocratie possible». J'emprunte ces propos à Jean-Jacques Rousseau qu'on pourrait reprendre sur la question de l'armée ou de l'homme nouveau qui a été discutée tout à l'heure.

Il est vrai, nous sommes tous des pacifistes. Vous le savez très bien, d'ailleurs, le but principal de l'armée suisse, qui est d'assurer la sécurité de notre pays, est un but pacifiste. On peut pratiquement être tous pacifistes sur cette planète,

mais si quelque part il y en a un qui ne l'est pas et qui développe des idées belliqueuses et qu'il arrive à faire enregistrer ces idées à un peuple, le pacifisme des autres n'empêchera pas la guerre ou le risque de conflits. C'est bien pour ça qu'il faut une sécurité, qu'il faut une politique de sécurité et qu'il faut une armée pour l'assurer. L'armée doit évoluer, ça a été dit par plusieurs ici, je suis tout à fait d'accord avec ce point de vue. Il y a des évolutions internes – «Armée 95», «Armée XXI» –, il y a également des évolutions sur le plan externe que je défends. C'est pour ça que je défends le double oui pour la votation de dimanche, notamment pour l'armement de nos soldats dans des missions de maintien de la paix à l'étranger, parce que ça fait partie de l'évolution de l'armée.

Quant à certaines contradictions à relever, il a été dit ici qu'on peut très bien se passer d'une armée pour le moment, parce qu'il n'y a pas de risques de guerres et que si un risque revenait, on pourrait recréer une force armée si c'était nécessaire. C'est M. Mugny qui a dit ça. Mais, je crois que pour recréer une force armée, si ça devient nécessaire, il faut dix ans pour l'équiper, pour la former: ce n'est pas le lendemain du jour où le risque est annoncé qu'on va pouvoir se défendre. Non, c'est une question de structures à long terme, le maintien d'une armée, et pour garantir une sécurité à long terme, on ne peut pas déstructurer une armée aujourd'hui en pensant la remonter demain.

Mme Garbani a parlé de la relation avec l'Union européenne en disant que le meilleur bouclier qu'on puisse avoir serait d'y adhérer. Mais pensez-vous, Madame Garbani, que l'Union européenne va accepter l'adhésion d'une Suisse ayant supprimé son armée? Non, l'Union européenne ne sera pas d'accord d'assurer notre couverture et notre défense. Une des premières conditions de l'Union européenne, c'est d'assurer une sécurité sur le plan européen avec la participation des pays membres. C'est pour ça que je suis convaincu qu'il y aura également une évolution à ce niveau pour l'entraînement de l'armée suisse, dans le sens d'une certaine collaboration internationale. Cela finira bien par arriver un jour, dans la vision d'une sécurité européenne commune, à l'inverse d'une Suisse confinée à la notion de réduit, tel que ça a été évoqué tout à l'heure.

Et puis, beaucoup ont dit: «On pourrait utiliser cet argent pour beaucoup d'autres choses.» Evidemment, c'est vrai. Mais on peut toujours dire: «On peut faire des économies ailleurs pour les utiliser à d'autres choses.» Je fais un petit clin d'oeil ici à M. Cuche qui a également tenu ces propos en lui disant: «Certains, dans cette salle, pensent qu'on pourrait supprimer aussi les 4 milliards de francs de paiement des prestations écologiques aux paysans pour faire autre chose.» Si on commence à discuter comme ça, on peut démanteler beaucoup de choses, et je ne crois pas non plus que c'est ce que l'on veut ici.

En conclusion, pour assurer la paix dans notre pays, pour assurer notre sécurité, nous devons rejeter cette initiative.

Wasserfallen Kurt (R, BE), für die Kommission: Wir haben die unterschiedlichen Meinungen hier in aller Breite gehört. Man hat auch von mehr Nüchternheit und Sachlichkeit, weniger Ideologie und Ähnlichem gesprochen. Man hat aber gesehen, dass die Meinung in der Kommission mehrheitlich anders war als im Rat; hier kamen doch vergleichsweise mehr Gegnerinnen und Gegner der Initiative ans Rednerpult. Wenn man sich die Meinungen anhört, wird deutlich, dass sie ähnlich sind wie 1989; vielleicht sind sie etwas weniger ideologisch gefärbt als damals. Ich habe schon darauf hingewiesen.

Interessant waren auch die Voten früherer Exponentinnen und Exponenten, die sich seinerzeit ganz klar hinter die Abschaffungs-Initiative gestellt haben und heute doch differenzierte Meinungen dargelegt haben. Ich weiss nicht, ob das am fortgeschrittenen Alter oder doch eher an einem Meinungsumschwung liegt.

Die Sicherheitspolitische Kommission hat, ich habe es am Anfang gesagt, ausgiebig diskutiert und die Ansichten, wie

sie heute auch wieder geäußert wurden, differenziert betrachtet – das gilt nicht nur bei der Behandlung dieser Initiative, sondern immer wieder, wenn es in der Sicherheitspolitischen Kommission um militärische Angelegenheiten geht. Der Schluss war immer eindeutig: Wir brauchen eine Armee; wir brauchen diese Armee mit ihren drei Aufgaben, wie sie hier diskutiert und dargelegt wurden: Raumsicherung und Verteidigung, Unterstützung und Subsidiarität sowie Friedensförderung. Alle drei gehören dazu, auch – und das betone ich ganz klar – die Raumsicherung und Verteidigung – vor allem sie, auch wenn es heute so scheint, als ob in den nächsten zehn oder zwanzig Jahren niemand die Schweiz angreifen will. Es ist einfach – und leider – eine Tatsache, dass die Welt nicht sicher ist. Und es ist und bleibt eine Tatsache, dass die Welt nicht sicherer wird.

Ich bitte Sie daher im Namen der Mehrheit der Kommission, ihrem Antrag zuzustimmen und die Initiative zur Ablehnung zu empfehlen.

Schmid Samuel, Bundesrat: Die Diskussion war an sich aus verständlichen Gründen umfassender als der Fokus der Botschaft. In Repetition verschiedener sicherheitspolitischer Diskussionen der letzten Jahre wurde erneut ein Teil der Probleme hier zur Diskussion gestellt, die das Parlament mit den neutralitätspolitischen Berichten, aber insbesondere auch mit dem Sicherheitspolitischen Bericht 2000 diskutiert hat.

Ich gehe deshalb vorerst einmal unmittelbar auf die Initiative ein und werde dann aber ebenfalls zu einzelnen Themengruppen der Diskussion Stellung beziehen.

Wir sind nicht zum ersten Mal mit der radikalen Forderung konfrontiert, die Armee sei abzuschaffen. Wie bei der ersten Initiative der GSa ist das auch heute die eigentliche Kernforderung. Diese Forderung wurde bekanntlich 1989 mit grossem Mehr von Volk und Ständen abgelehnt. Daran ändert grundsätzlich auch die zusätzliche Forderung der Initiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee» nach einem sicherheitspolitischen Umdenken nichts. Die Forderung nach diesem Umdenken haben die Initianten in eine Verfassungsnorm gekleidet, die den Bund verpflichtet soll, konflikträchtige Ungerechtigkeiten im In- und Ausland abzubauen.

Für die Umsetzung einer solchen Sicherheitspolitik empfehlen die Initianten einen ganzheitlichen Ansatz, d. h. die Förderung von Chancengleichheit und gerechten Beziehungen zwischen den Geschlechtern, zwischen den sozialen Gruppen und zwischen den Völkern sowie eine umweltverträgliche und gerechte Verteilung der natürlichen Ressourcen. Richtschnur dieser Politik sollen die Grundsätze der Demokratie, der Menschenrechte und der gewaltfreien Konfliktbearbeitung sein.

Das Ganze ist ein sehr ehrgeiziges Programm. Dieses Programm findet sich auch in den Zielsetzungen des Bundesrates wieder, der diese Aspekte in seinem Ende letzten Jahres veröffentlichten neuen Aussenpolitischen Bericht aufgenommen hat.

Aber eine Sicherheitspolitik – da liegt die Differenz –, die sich allein an diesen Anliegen orientiert, ist unvollständig. Alle bisherigen und geplanten Bemühungen des Bundes für eine gerechtere Welt können nur als Teil einer umfassenden Sicherheitspolitik verstanden werden. Eine Politik, die sich der Ursachenbekämpfung widmet, ist zwar grundsätzlich richtig, genügt aber als Antwort auf die Bedrohungen, denen unser Land oder unsere Gesellschaft ausgesetzt sein kann, nicht. Wenn das Böse unmittelbar vor Ihnen steht, nützt Ihnen die Ursachenbekämpfung nichts mehr.

Massgebend für die Beurteilung dieser Bedrohungen ist für uns – auch für das Parlament nach seiner zustimmenden Kenntnisnahme – der Sicherheitspolitische Bericht 2000. Er stellt die Antwort des Bundesrates und des Parlamentes auf die Veränderungen im strategischen Umfeld der Schweiz dar. Diese Antwort ist die unmissverständliche Aussage, dass eine umfassende und glaubwürdige Sicherheitspolitik ohne eine moderne und modern ausgerüstete Armee nicht

vorstellbar ist. Die Initianten geben vor, auf eine glaubwürdige Sicherheitspolitik zu zielen; in Tat und Wahrheit wäre aber gerade eine Sicherheitspolitik, die glaubt, auf das Instrument der Armee verzichten zu können, ausgesprochen unglaubwürdig.

Der Verzicht auf eine Armee würde dem Vorschlag gleichkommen, die Feuerwehr abzuschaffen, nur weil es in den letzten Jahren weniger gebrannt hat. Die Armee gehört nun einmal zu den Mitteln, die zur Verfügung stehen müssen, obwohl man hofft, dass man sie nie benutzen muss. Auf den Armeeauftrag, der noch weit umfassender ist als die reine Verteidigungsaufgabe, werde ich im zweiten Teil, gestützt auf die Diskussion hier, noch zu sprechen kommen.

Alle Staaten in vergleichbarer strategischer Lage und mit ähnlichen demokratischen Entscheidungsprozessen wie die Schweiz unterhalten eine Armee und unternehmen gleichzeitig auch im zivilen Bereich Anstrengungen, um die Stabilität und den Frieden zu fördern und zu stärken.

Konkret lehnt der Bundesrat die Initiative aus den folgenden drei Hauptgründen ab:

1. Unsere Sicherheitskonzeption wäre ohne eine Armee lückenhaft. Insbesondere würde eine Sicherheitskonzeption ohne Armee die Schweiz im nie wegzudenkenden Verteidigungsfall vollständig schutzlos lassen.

Auf diese Weise wären wir für den Schutz unseres Landes völlig auf Dritte angewiesen und bereits zu Beginn einer Konflikteskalation ausserstande, unsere Unabhängigkeit zu behaupten. Die Neutralität könnte unter diesen Umständen nicht aufrechterhalten werden.

2. Auch Beiträge zur Friedensförderung und Konfliktbewältigung im umfassenden Sinn könnten ohne Armee nicht mehr ernsthaft erwogen werden. Sogar die Initianten sehen das im Übrigen ein, indem sie etwas widersprüchlich vorsehen, dass einerseits die Armee abgeschafft werden, andererseits aber eine bewaffnete Beteiligung an internationalen Friedensbemühungen möglich sein soll. Im konkreten Fall ist die Armee dann also trotzdem mit entsprechenden Aufträgen auszustatten, auszurüsten und entsprechend auszubilden.

3. In Situationen der Überforderung könnten die zivilen Behörden auch nicht mehr auf die Mittel der Armee zurückgreifen. An subsidiäre Einsätze der Armee bei Katastrophen und grösseren Sicherungsaufgaben wäre nicht mehr zu denken. Gerade die Kooperation aller uns zur Verfügung stehenden Mittel garantiert die Durchhaltetätigkeit bei der Produktion der Sicherheit für unser Volk.

Anschliessend noch dies: Die zunehmende Erweiterung und Verbesserung des zivilen Instrumentariums der Friedensförderung und Krisenbewältigung, die bereits in Umsetzung begriffene neue Sicherheitskonzeption und die geplante Armee reform machen einen Gegenvorschlag zur Initiative nach Ansicht des Bundesrates überflüssig.

Der Bundesrat beantragt Ihnen deshalb, die Initiative ohne Gegenvorschlag abzulehnen.

Ich komme auf einzelne Voten zu sprechen. Zu Recht ist hier die Idee unterstützt worden, unsere Bemühungen beispielsweise über unsere Aktivitäten bei der Entminung – dieser Geissel für weite Teile und weite Regionen auf unserer Welt – auszubauen. Aber das tun wir bereits, und Gott sei Dank tun wir es in umfassender und glaubwürdiger Weise. Kernstück des Ausbaus der Aktivitäten des Minenzentrums in Genf ist die Ausweitung des informatikgestützten Programms Information Management System for Mine Action, das von der ETH entwickelt worden ist und via Minenzentrum den weltweiten und von der Uno koordinierten Entminungsaktionen zur Verfügung gestellt wird. Das System ist im Begriff, weltweit Standard zu werden.

Um die Weiterentwicklung des Systems sicherzustellen und die Angebotskapazitäten zu erhöhen, sind im Budget des VBS für das Jahr 2002 zusätzlich 2 Millionen Franken eingestellt. Diese Massnahme wird die Entminungskapazitäten der verschiedenen nationalen Entminungsaktionen verstärken.

Eine weitere schweizerische Massnahme ist der Auf- und Ausbau der Ausbildungsstätte für die Ausbildung von Minenräumspezialisten und Instruktoren der Entminungsausbil-

dung. Eingeschlossen in diese Bemühungen sind die Gruppe Rüstung, das Festungswachtkorps und die Rüstungsunternehmung SM. Zentrum dieser Aktivitäten soll Thun sein.

Als weiterer Punkt wurde verschiedentlich die Frage aufgeworfen, wie weit die heute erkennbaren Risiken eine Armee noch nötig machen würden. Auch hier hat das Parlament mit der Diskussion über die neue Verfassung den Armeeauftrag gegeben und präzisiert, und das Volk hat diesen Auftrag gutgeheissen. Es ist ein dreiteiliger Auftrag. Die Verfassung verlangt von der Armee erstens, dass sie verteidigungsfähig sein soll. Sie verlangt von der Armee zweitens, dass sie Kantonen, Gemeinden und Behörden subsidiär zur Verfügung stehen soll. Drittens verlangt die Verfassung die Befähigung der Armee zu friedensfördernden Massnahmen.

Dies auf die Risikolage gestützt, die tatsächlich viel breiter ist, als sie das vor zehn, zwanzig oder dreissig Jahren noch war. Es gibt Risiken, die vor Jahrzehnten überhaupt noch nicht erkennbar waren, die uns aber heute unmittelbar und jede Sekunde treffen könnten. Die Sicherheitsorgane, die Antwort unseres Staates für den Schutz der Gesellschaft, sind durchaus in der Lage, aus dem Stand heraus eine hohe Sicherheit zu geben. Aber sie sind ausserstande, das mit Durchhaltetätigkeit zu tun. Deshalb wird der Auftrag für subsidiäre Einsätze auch in Zukunft sinnvoll sein.

Wer könnte es denn besser machen als eine Milizarmee, als die Bürgerin und der Bürger, die als Milizsoldaten Dienst leisten, zum Schutze der eigenen Gesellschaft? Wer hier dieser Armee unterstellt, sie lasse sich manipulieren und werde zum menschenverachtenden Instrument der Staatsmacht gegen die Bevölkerung, hat weder die Miliz begriffen, noch trägt er dem Umstand Rechnung, auf welche Weise wir in unserer Tradition und über unsere Gesetzgebung subsidiäre Einsätze verstehen.

Der erste und auch für die Zukunft hauptsächliche und wichtigste Armeeauftrag wird die Verteidigungsfähigkeit sein, die, wie zu Recht festgestellt wurde, unter anderem eine direkte Konsequenz unserer Neutralitätserklärung ist. Selbst wenn die Vorwarnzeiten, soweit man überhaupt von solchen Zeiten sprechen kann, heute länger sind als vor zehn Jahren, ist dieser Auftrag nicht zu vernachlässigen, weil die Bereitschaft der Armee selbst bei einer Veränderung der Verhältnisse zeitgerecht zu erstellen ist.

Auch der Brunner-Bericht, der hier zitiert wurde, ist vollständig zu zitieren. Denn bereits – auch im Brunner-Bericht – wurde festgehalten, dass selbst diese Veränderung der Risikolage nicht dazu führen könne, dass die Kernkompetenzen der Armeen in diesem Verteidigungsbereich verloren gingen oder vernachlässigt würden.

Schliesslich der dritte und auch nicht neue Armeeauftrag: Der Auftrag für friedensfördernde Massnahmen ist die Grundlage für die heutige Tätigkeit in diesem Bereich.

Wir sprachen von anderen Sicherheitselementen. Die Antwort bezüglich der Koordination der verschiedenen zur Verfügung stehenden Elemente haben der Bundesrat und das Parlament in der Diskussion der Sicherheitspolitischen Richtlinien im vergangenen Jahr ebenfalls gegeben. Das ist der Grundsatz der Sicherheit durch Kooperation. Er verlangt, dass in der internen Kooperation in unserem eigenen Land zwischen den bestehenden Sicherheitsinstrumentarien eine bessere Vernetzung stattfindet.

Ein weiterer Bereich, der zur Diskussion stand, betraf die Selbstständigkeit unserer Verteidigungsbereitschaft. Zu Recht wurde darauf hingewiesen, dass es eine Frage der Glaubwürdigkeit ist, wie weit wir uns selbstständig nennen dürfen. Für diese Glaubwürdigkeit haben wir uns alle einzusetzen.

Glaubwürdigkeit basiert auf verschiedenen Elementen, zum einen auf der Ausbildung. Wir sind verpflichtet, unsere Milizarmee glaubwürdig auszubilden und ihr auch entsprechende Übungsmöglichkeiten zur Verfügung zu stellen. Eine entsprechende Vorlage steht im Moment zur Diskussion.

Zum anderen handelt es sich um eine Ausrüstungsfrage. Es wird sehr häufig kritisiert, dass die Armee «in einem Anflug von Wahnsinn» – wie man gelegentlich lesen konnte – von

30 Milliarden Franken Rüstungsbedarf spricht. Gestatten Sie mir, dass ich diese Zahl in echte Relationen setze? Ich könnte mit ungefähr gleicher Glaubwürdigkeit den Titel lancieren, dass eines unserer Sonntagsmedien 2250 Franken kosten würde. Das sind 3 Franken mal 50 mal 15 Jahre; damit kommen Sie, wenn ich richtig gerechnet habe, auf 2250 Franken. Davon spricht zu Recht nie jemand! Aber dann ist das bitte auch in Bezug auf diese Rüstungskredite zu unterlassen.

Die Armee hat in den letzten zehn Jahren rund einen Drittel ihres Budgets verloren. Unsere Planung geht heute rein im Verteidigungsbereich nochmals von einem tieferen Niveau aus, als wir es im Jahre 2001 hatten. Jetzt bemühen wir uns, von diesen 4,3 Milliarden rund 2 Milliarden Franken in die Rüstungsinvestitionen einzubringen – das ist weniger, als wir je zuvor hatten –, um damit die Glaubwürdigkeit der Wirksamkeit dieser Armee erhalten zu können. Wenn Sie das mit 15 multiplizieren, dann kommen Sie tatsächlich auf 30 Milliarden Franken. Aber das können Sie mit jedem Budgetkredit tun. Wenn wir Gleiches mit Gleichem vergleichen wollen, dann müssten wir das generell mit den Budgetpositionen machen, und das tut ja vernünftigerweise nie jemand. Also auch hier bekennt man sich zum Beitrag, den die Armee zugunsten anderer Bedürfnisse der Gesellschaft leisten kann. Aber es ist auch unsere Pflicht, uns dafür einzusetzen, dass die Glaubwürdigkeit dieser Armee insgesamt nicht darunter leidet. Die gesamtwirtschaftlichen Kosten der Armee liegen im Übrigen im europäischen Mittel. Es ist falsch zu behaupten, dass die Gesellschaft über indirekte Kosten der Armee hier wesentlich höhere Beiträge leistet, als das in anderen Ländern der Fall ist.

Zur Neutralität: Der Bundesrat hat sich in allen seinen Berichten über die Neutralität zur Neutralität bekannt. Die alte Devise, die seit Jahrzehnten in unserem Lande gilt, wonach wir neutral sein wollen, wonach wir auch solidarisch sein und unsere Guten Dienste zur Verfügung stellen wollen, soll auch in Zukunft gelten. Neutralität war nie Selbstzweck. Sie war immer Mittel zum Zweck, und das soll sie auch bleiben. Deshalb haben wir uns auch dafür einzusetzen, dass wir diese Neutralität mit einer glaubwürdig bewaffneten Armee begleiten können.

Wenn in Arbeitspapieren davon gesprochen wird, dass im Konfliktfall – ich unterstreiche: im Konfliktfall – auch in einem so genannten Vorfeld Aktionen durchgeführt werden können, dann ist es Pflicht der Planer, sich derartige Gedanken für diese Situation zu machen. Im Übrigen muss ich hier festhalten: Auch das ist nichts Neues, das wurde bereits jetzt in entsprechenden Kursen für entsprechende Situationen gelegentlich zur Diskussion gestellt und zum Gegenstand von Übungsanlagen gemacht – das nicht als Vorzeichen für ein Verlassen unserer bisherigen Neutralitätspolitik; schon gar nicht als Vorzeichen für irgendwelche Unterstellungsfähigkeiten, sondern gerade deshalb, weil es Pflicht der Armeeführung und auch des Bundesrates ist, den Behörden im Konfliktfall echte Entscheidungsmöglichkeiten offen zu halten. Das können Sie nur, wenn Sie sich entsprechend zu Zeiten vorsehen, in denen eine derartige Vorbereitung noch möglich ist.

Mit diesen paar Antworten habe ich zwar darauf verzichtet, auf einzelne Voten einzugehen, aber nach meiner Beurteilung habe ich immerhin die Themenkomplexe doch noch gestreift. Ich bitte Sie, die Volksinitiative zur Ablehnung zu empfehlen und dem Antrag der Kommissionsmehrheit zuzustimmen.

Widmer Hans (S, LU): Herr Bundesrat, Sie haben im ersten Teil Ihrer Ausführungen ziemlich ausführlich von den Anstrengungen im Zusammenhang mit den Entminungsstrategien gesprochen. In diesem Zusammenhang habe ich schon bei Ihrem Vorgänger ein Anliegen vertreten, das mich sehr interessiert. Ich frage Sie: Sind in dieser Strategie auch Ausbildungsanstrengungen für Minensuchhunde vorhanden? Ich weiss, dass Leute, die direkt engagiert sind, den Eindruck haben, dieser Bereich werde zu wenig gut betreut, weil er natürlich auch Geld kostet. Darf ich zu dieser Frage von Ihnen eine Antwort haben?

Schmid Samuel, Bundesrat: Ich hatte kürzlich die Gelegenheit, in Thun, gestützt auf die dort vorhandene Infrastruktur, ein Zentrum lancieren zu können, das sich ganz generell mit der Ausbildung für die Entminung befassen soll. Nach meinem Dafürhalten geht es hier um eine umfassende Konzeption. Da gibt es technische Möglichkeiten zum Schutz von Mensch und Tier. Es kann nach meinem Dafürhalten durchaus auch die Möglichkeit geben, hier entsprechend Tiere trainieren zu lassen. Im Detail kann ich Ihnen die Frage nicht beantworten, aber Sie dürfen davon ausgehen, dass ich Ihr Anliegen gerne entgegennehme.

Eintreten ist obligatorisch

L'entrée en matière est acquise de plein droit

Bundesbeschluss zur Volksinitiative «für eine glaubwürdige Sicherheitspolitik und eine Schweiz ohne Armee»
Arrêté fédéral concernant l'initiative populaire «pour une politique de sécurité crédible et une Suisse sans armée»

Detailberatung – Examen de détail

Titel und Ingress, Art. 1

Antrag der Kommission

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

Titre et préambule, art. 1

Proposition de la commission

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

Angenommen – Adopté

Art. 2

Antrag der Kommission

Mehrheit

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

Minderheit

(Garbani, Cuche)

.... die Initiative anzunehmen.

Art. 2

Proposition de la commission

Majorité

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

Minorité

(Garbani, Cuche)

.... d'accepter l'initiative.

Abstimmung – Vote

Für den Antrag der Mehrheit 108 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit 33 Stimmen

Gesamtabstimmung – Vote sur l'ensemble

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 00.058/1297)

Für Annahme des Entwurfes 108 Stimmen

Dagegen 34 Stimmen

01.9002

**Mitteilungen
der Präsidentin**

**Communications
de la présidente**

La présidente (Maury Pasquier Liliane, première vice-présidente): Interventions parlementaires relevant du Département fédéral de la défense, de la protection de la population et des sports. Un certain nombre de collègues ont dû faire excuser leur absence. Il s'agit de MM. Guisan, Schnei-